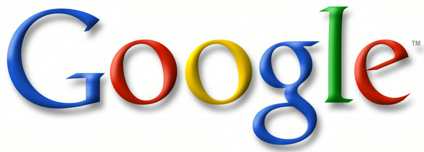


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

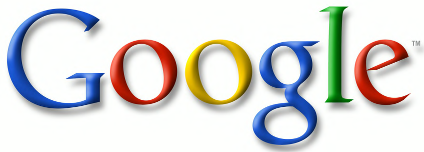
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

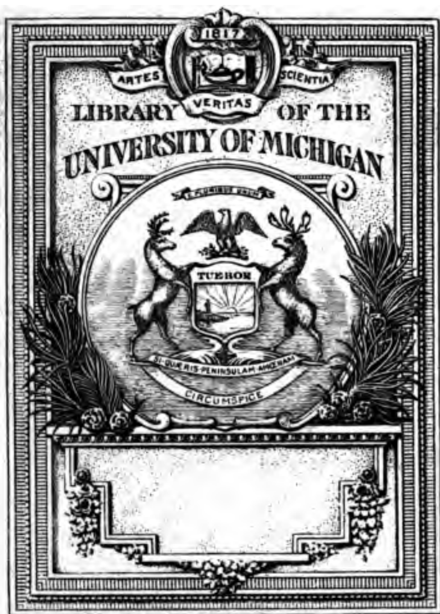
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HX
704
.F732
A 489221 DUPL


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

BIBLIOTHÈQUE DÉMOCRATIQUE

HX
704
.F733

CHARLES FOURIER

L'ASSOCIATION

ET

LE TRAVAIL ATTRAYANT

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE DÉMOCRATIQUE
9, place des Victoires, 9

50 centimes
CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE
1re édition. — 1873.

L'ASSOCIATION

ET

LE TRAVAIL ATTRAYANT

BIBLIOTHÈQUE DÉMOCRATIQUE

ançois Marie
CHARLES FOURIER

L'ASSOCIATION

ET

LE TRAVAIL ATTRAYANT

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE DÉMOCRATIQUE
9, PLACE DES VICTOIRES, 9
1873
Tous droits réservés

HX
704
.F732

Directors
Beres
12-13-48
65166

HX
704
.F732

CHARLES FOURIER

Ils appartiennent assurément à la démocratie, par les tendances de leur esprit et par l'objet de leurs spéculations, les grands penseurs qui, dans le but d'améliorer le sort et d'élever la condition des masses populaires, ont appliqué leur génie à la recherche de nouvelles combinaisons sociales.

Le résumé de leurs méditations mérite, à ce titre, une place dans la Bibliothèque Démocratique.

Entre les novateurs socialistes du dix-neuvième siècle, l'inventeur du Phalanstère, Charles Fourier, se distingue par le grandiose de sa conception d'ensemble,

par l'originalité, la fécondité, l'ingéniosité de ses vues de détail, ainsi que par l'enchaînement logique de ses déductions.

Ce qui le caractérise encore, c'est la passion du bonheur général, du bonheur étendu à tous les âges, à toutes les classes, à toutes les races de l'humanité. Cette passion, unie à une soif ardente de justice et d'unité, devint l'obsession constante de sa pensée. En ce sens, on peut dire de Fourier qu'il fut un monomane, mis à bon droit au rang des fous sublimes que chanta Béranger.

La doctrine fouriériste ou phalanstérienne se trouve exposée dans des ouvrages d'assez longue haleine, qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Il nous a paru bon d'en publier la substance dans un de nos petits volumes. Le titre que nous lui donnons : *l'Association et le Travail attrayant*, répond aux deux idées capitales de la Théorie sociétaire.

Le texte est tout entier de Fourier, et

se compose d'extraits du plus méthodique de ses ouvrages : *le Nouveau Monde industriel.* Ces divers fragments, coordonnés par le docteur Ch. Pellarin, forment suite et donnent un aperçu des points fondamentaux de la doctrine. Ils offrent en outre un spécimen de la manière de Fourier, soit dans la critique de l'état actuel, soit dans l'exposition de ses vues organiques.

Charles Fourier naquit à Besançon le 7 avril 1772.

Ses parents tenaient un magasin de draps. Un jour, à sept ans, il reçut le fouet pour avoir naïvement trahi l'un de ces mensonges de boutique trop familiers à certains commerçants. Il en conçut pour les pratiques mercantiles une haine implacable, qui s'accrut encore lorsque, vingt ans plus tard, à Marseille, il fut chargé de faire jeter de nuit à la mer une cargaison de riz que ses patrons, au cours d'une disette et dans l'espoir d'une nouvelle hausse,

avaient laissé avarier, plutôt que de la livrer, avec un bénéfice déjà considérable, aux besoins de la population.

Là fut le point de départ des recherches et des découvertes de Fourier en matière sociale. Son mode d'investigation consiste dans l'emploi méthodique de la *série* pour l'étude et la solution des questions de tout ordre. Le mode de réalisation qu'il propose, c'est l'épreuve *locale* et en petit des solutions trouvées, ce qui écarte les périls des expériences en grand sur toute une nation.

Réduit, pour vivre, à exercer les fonctions de commis ou de teneur de livres dans des maisons de commerce, il n'en poursuivit pas moins sans repos ni trêve, en dépit de mille déboires, sa tâche ardue de novateur, si mal appréciée de ses contemporains (1).

(1) Ses principaux ouvrages sont :
La Théorie des quatre mouvements, in-8, 1808.
Le Traité de l'association domestique-agricole, ou *Théorie de l'Unité universelle*, 2 forts vol. in-8, 1822.

Charles Fourier mourut à Paris le 10 octobre 1837.

Deux hommes illustres et d'une grande autorité dans la démocratie, Victor Hugo et Michelet, ont porté sur Fourier des témoignages qu'il convient de rappeler.

Le premier a écrit dans *les Misérables :*

« Il y avait (c'était sous Louis XVIII)
« à l'Académie des sciences, un Fourier
« célèbre que la postérité a oublié, et dans
« je ne sais quel grenier, un Fourier obs-
« cur, dont l'avenir se souviendra. »

Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, in-8, 1829.

La Fausse Industrie, 2 vol., 1835.

Manuscrits, publiés depuis la mort de l'auteur, 4 vol.

La vie de Fourier, suivie d'un abrégé de sa doctrine, a été publiée par un de ses disciples les plus fervents, le docteur Ch. Pellarin, sous ce titre : *Fourier, sa vie et sa théorie*. La 5e édition de cet ouvrage d'un grand intérêt, avec portrait du Maître, se trouve à la Librairie des Sciences Sociales et chez l'éditeur Dentu.

Michelet, dans la préface de son *Livre du peuple*, s'exprime ainsi :

« Ce livre du peuple, particulièrement
« fondé sur l'idée de patrie, c'est-à-dire
« du dévouement, du sacrifice, n'a rien à
« voir avec la doctrine de *l'attraction pas-*
« *sionnelle*. Je saisis néanmoins cette occa-
« sion d'exprimer mon admiration pour
« tant de vues de détail ingénieuses, pro-
« fondes, quelquefois très-applicables, —
« ma tendre admiration pour un génie
« méconnu, pour une vie occupée tout
« entière du bonheur du genre humain.
« — J'en parlerai un jour selon mon
« cœur !... »

VICTOR POUPIN.

L'ASSOCIATION

ET

LE TRAVAIL ATTRAYANT

I

Exposé et notions préparatoires.

§ 1

L'ASSOCIATION, OU ORDRE SOCIÉTAIRE, possède entre autres propriétés celle de créer l'attraction industrielle.

Les travaux utiles deviendront attrayants par l'influence d'une distribution que je nommerai *Séries passionnées* ou *Séries de groupes contrastés* : c'est

le mécanisme auquel tendent toutes les passions, le seul ordre conforme au vœu de la nature.

Dans ce régime, la pratique de la vérité et de la justice deviennent voie de fortune; et la plupart des vices dégradants selon nos mœurs, comme la gourmandise, deviennent voie d'émulation industrielle, de sorte que les raffinements gastronomiques y sont encouragés comme ressorts de sagesse; un tel système est l'opposé du mécanisme civilisé qui conduit à la fortune par le mensonge et place la sagesse dans les austérités. D'après ce contraste, l'état civilisé où règnent le mensonge et l'industrie répugnante, sera surnommé *monde à rebours;* et l'état sociétaire, *monde à droit sens,* fondé sur l'emploi de la vérité et de l'industrie attrayante.

Un préjugé a de tout temps empêché

les recherches sur l'association ; on a dit :

« Il est impossible de réunir en gestion domestique trois ou quatre ménages, sans que la discorde ne s'y manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes : il est d'autant plus impossible d'associer trente ou quarante familles, et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

C'est très-faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible ; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois ou de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association natu-

relle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire.

L'étude de l'attraction passionnée conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité ; c'est ce qui arrive aujourd'hui, où le problème de l'association, qu'on avait négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant.

Depuis quelques années on écrit sur le mot *Association* sans connaître la chose, sans même déterminer le but du lien sociétaire, les formes et méthodes qu'il doit adopter, les conditions qu'il

doit remplir, les résultats qu'il doit donner. Ce sujet a été traité si confusément, qu'on n'a pas même songé à ouvrir un concours sur la marche à suivre dans une étude si neuve. Ce concours aurait conduit à reconnaître qu'on ne peut pas réussir par les moyens connus, et qu'il faut en chercher d'autres dans les sciences encore vierges et intactes, surtout dans celle de l'attraction passionnée.

Si les pauvres (la classe ouvrière) ne sont pas heureux dans l'état sociétaire, ils le troubleront par la malveillance, le vol, la rébellion; un tel ordre manquera le but, qui est d'associer le passionnel ainsi que le matériel, de concilier les passions, les caractères, les goûts, les instincts et inégalités quelconques.

Mais si, pour satisfaire la classe

pauvre, on lui assure un bien-être, l'avance d'un *minimum* copieux en subsistance, vêtement, etc., ce sera la pousser à la fainéantise.

Le remède à cette fainéantise et aux autres vices qui désorganiseraient l'association, est donc la recherche et la découverte d'un mécanisme d'attraction industrielle, transformant les travaux en plaisirs, et garantissant la persistance du peuple au travail, et le recouvrement du *minimum* qu'on lui aura avancé.

D'après ces considérations, si l'on eût voulu procéder méthodiquement en théorie sociétaire, il eût fallu avant tout mettre au concours l'étude de l'attraction passionnée, par analyse et synthèse, afin de découvrir si elle fournit des ressorts d'attraction industrielle. Telle devait être la marche

régulière que n'ont pas entrevue ceux qui ont écrit vaguement et superficiellement sur l'association. S'ils eussent étudié l'attraction, ils auraient découvert la théorie des Séries passionnées, sans laquelle il est impossible de fonder le mécanisme sociétaire, car on ne peut pas sans les Séries passionnées remplir les conditions primordiales, telles que :

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Équilibre de population.

Aucun des écrivains ou des entrepreneurs n'aborde le fond de la question, le problème d'associer en gestion agricole et domestique, non-seulement les facultés pécuniaires et industrieuses d'une masse de familles inégales en fortune, mais d'associer les passions,

caractères, goûts, instincts; de les développer dans chaque individu sans froisser la masse; faire éclore dès le plus bas âge les vocations industrielles, qui sont nombreuses chez l'enfant, placer chacun aux divers postes où la nature l'appelle, varier fréquemment les travaux et les soutenir de charmes suffisants pour faire naître l'attraction industrielle.

Au lieu d'envisager ainsi la tâche, on n'a fait qu'effleurer le sujet, donner, sur l'association, du bel esprit sans théorie; il semble qu'on n'ait soulevé cette question que pour l'étouffer. Aussi le mot *Association* est-il profané, déconsidéré. Les uns le prennent pour masque d'intrigues électorales et menées d'agiotage, d'autres y voient un ressort d'athéisme, parce que la secte Owen, par la suppression du culte divin,

s'est attiré en Amérique le nom de secte d'athées.

§ II

Plus on a abusé du mot association, plus il importe de donner sur la chose des notions préliminaires, et disposer le lecteur à concevoir que la vraie association, l'art d'appliquer à l'industrie toutes les passions, tous les caractères, goûts et instincts, étant un nouveau monde social et industriel, il doit s'attendre à trouver dans cette théorie des principes tout opposés à ses préjugés, qui lui dépeignent l'état civilisé comme voie de perfection et destinée de l'homme, quand il est évident que le peuple des pays les plus civilisés est aussi malheureux, aussi pauvre que les *populaces* barbares de la Chine et

de l'Indostan; et que l'industrie morcelée ou ménage de famille n'est qu'un labyrinthe de misères, d'injustice et de fausseté.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agents et des machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de trois cents feux de cuisine et trois cents ménagères, on n'aurait que quatre ou cinq grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à quatre ou cinq classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dizaine de personnes expertes, pour remplacer les trois cents femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques

dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour dix-huit cents personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujétissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des forêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer

par l'esprit d'association ; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible ? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes ; villages construisant trois cents greniers, trois cents caves, placés et soignés au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, d'une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Parfois, des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions so-

ciétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en matériel.*

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel ; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts : si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement,* des germes qui sont dus à

l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitants du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire, comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

Les paysans du Jura voyant qu'on

ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois ; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles ; savoir :

1° Travail domestique,
2° — agricole,
3° — manufacturier,
4° — commercial,
5° — d'enseignement,
6° Étude et emploi des sciences,
7° — — des beaux-arts ;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. On verra qu'elle doit être de dix-huit cents personnes. Au-dessus de deux mille, elle dégénèrerait en cohue, tomberait dans la complication ; au-dessous de seize cents, elle serait faible en liens, sujette aux fautes de mécanisme, aux lacunes d'attraction industrielle.

Cependant on pourra faire à peu de frais une épreuve réduite au tiers du nombre, à six ou sept cents personnes ; les résultats seront moins brillants, moins lucratifs, mais ils suffiront à prouver qu'une réunion, élevée au nombre suffisant, à dix-huit cents, réaliserait en plein les bénéfices et les accords décrits dans la théorie suivante.

Dès qu'il aura été constaté par cet

essai, que le mécanisme nommé phalange de Séries passionnées crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair...

§ III

Doit-on s'étonner que l'invention d'une théorie qui va changer la face du monde, ait été retardée jusqu'à nos jours?

On ne l'a jamais cherchée, elle a dû rester inconnue.

Ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'occupe de théories industrielles.

L'antiquité ne fit sur ce sujet aucune étude; elle était entravée par l'esclavage qui aurait mis beaucoup d'obstacles à l'invention du mécanisme sociétaire impraticable avec des esclaves.

Les modernes, qui n'étaient plus gênés par la coutume de l'esclavage, auraient pu spéculer sur l'association agricole et domestique ; mais leurs économistes ont été arrêtés par un préjugé qui persuade que le morcellement ou culture subdivisée par familles, est nature de l'homme, destinée immuable. Toutes leurs théories reposent sur cette erreur primordiale, fortement étayée par la morale qui ne voit la sagesse que dans les relations de famille, dans la multiplication des chaumières.

Les économistes ont donc sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté* du commerce livré à la concurrence individuelle qui est toute mensongère et complicative, élevant le nombre des agents au vingtuple de

ce qu'emploierait le régime véridique.

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*.

Du reste, la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association ; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux-arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules, nommé civilisation, qui, avec ses prouesses industrielles et ses torrents de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

En réplique aux sophistes qui nous vantent ce chaos social comme une marche rapide vers la perfectibilité croissante, insistons sur les trois con-

ditions primordiales de sagesse sociale, dont aucune ne peut être remplie dans le régime civilisé ; ce sont :

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Équilibre de population,
Économie de ressorts.

J'ai fait observer que si le peuple civilisé jouissait d'un *minimum* copieux, d'une garantie de nourriture et d'entretien décent, il s'adonnerait à l'oisiveté parce que l'industrie civilisée est très-répugnante ; il faudra donc, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles ; dans ce cas, le remboursement du *minimum* avancé sera garanti par l'attraction industrielle ou passion du peuple pour des travaux très-agréables et très-lucra-

tifs : passion qui ne pourra se soutenir qu'autant qu'on aura une méthode de répartition équitable, allouant à chaque individu, homme, femme ou enfant, trois dividendes affectés à ses trois facultés industrielles, *Capital*, *Travail* et *Talent*, et pleinement satisfaisants pour lui.

Remarquons bien cette propriété inhérente au mécanisme sociétaire, *contenter toutes les classes*, tous les partis; c'est par cette raison que le succès en sera si facile, et qu'une petite épreuve tentée sur sept cents personnes décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver : liberté réelle, unité d'action, règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortunes. Mais dans l'ordre civilisé où

la vérité et la justice ne
pas à la fortune, il est
qu'elles soient préférées ; au
la fourberie et l'injustice don
toute législation civilisée, et
en raison des progrès de l'in
des sciences.

Le peuple, en pressentime
destinée, est meilleur juge q
vants ; il donne à l'état civil
de *monde à rebours*, idée qui
la possibilité *d'un monde à*
dont il restait à découvrir la

II

Énormité du produit sociétaire.

Une des causes qui ont retardé l'invention du mécanisme sociétaire, c'est qu'on a manqué à la précaution de présenter comme motif d'espérance et stimulant d'étude, un tableau des immenses bénéfices de l'association.

Distinguons ces bénéfices en négatifs, et positifs:

Le bénéfice négatif consistera à produire *sans rien faire,* plus que des civilisés forçant de travail.

Par exemple : j'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustible les neuf dixièmes, et en ouvriers les dix-neuf vingtièmes de ce

qu'emploient les cuisines des ménages. Outre le produit de toutes ces épargnes on aurait celui d'une fabrication bien améliorée, le profit serait positif et négatif à la fois, car à l'épargne prodigieuse de combustible, se joindrait l'avantage de restauration des forêts, sources, climatures.

Continuons sur l'hypothèse d'exploitation sociétaire : je l'applique à la pêche des petites rivières. On peut, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais.

L'épargne du larcin serait un immense bénéfice obtenu *sans rien faire :* le fruit est la plus facile de toutes les récoltes ; mais le risque de vol empêche les neuf dixièmes des plantations

qu'on voudrait faire, il oblige à une construction de murs très-dispendieux et nuisibles.

L'Association, exempte du risque de larcin, aura moins de peine à trentupler les plantations d'arbres, qu'on en a aujourd'hui à les clore et surveiller. Elle aura une telle affluence de fruits qu'elle en nourrira les enfants toute l'année, en conservant le fruit par procédés scientifiques, et l'employant en compotes et confitures qui coûteront moins que le pain ; parce que le régime des Séries passionnées ayant la propriété de créer l'attraction industrielle, convertira au travail agricole les sauvages, nègres, etc. ; la zone torride sera aussitôt cultivée sur tous les points, et le sucre ne coûtera pas plus que le blé, à poids égal. Dans ce cas la compote à quart de sucre deviendra,

pour la classe pauvre, une nourriture moins chère que le pain : car le fruit de troisième choix, fruit à compote et marmelade, ne coûtera presque rien, tant les vergers seront immenses, quand le vol ne sera plus à craindre et que la restauration climatérique, effet des cultures générales et méthodiques, sera un sûr garant des récoltes.

Au lieu de cette surabondance, les civilisés sont privés même du nécessaire en fruit : car la peur du larcin les empêche de laisser mûrir le peu qu'ils en ont. *Les bons et simples* habitants de la campagne sont si fripons, qu'ils ne laisseraient pas un fruit sur un arbre non clos, si on ne cueillait pas avant maturité : ce risque oblige à faire une cueillette au lieu de trois, ce qui est très-préjudiciable aux qualités.

Il faudrait à trois cents familles

d'une bourgade civilisée trois cents retranchements murés; ce serait trois fois plus de dépense que les frais de plantation même; d'ailleurs la plantation est fortement contrariée par le risque des fraudes à essuyer en achetant des pépiniéristes : fraudes qui cesseront quand le régime commercial aura passé du mode mensonger ou civilisé, au mode véridique.

Une phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de trois cents négoces contradictoires employant trois cents chefs de famille, qui vont perdre dans les halles et cabarets trois cents journées, à vendre sac par sac telle masse de denrées que la phalange sociétaire vendrait en totalité à deux ou trois des phalanges voisines, ou à une agence de commission pro-

vinciale. En commerce, comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est toujours que l'extrême complication, le mode le plus ruineux et le plus faux.

En thèse générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs. Dans ce nombre figurent non-seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agents fiscaux; mais encore la plupart des agents réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions.

En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera, entre les civilisés et les peuples sociétaires, une différence décuple quant aux facultés

industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitants sur un terrain donné.

En effet, si les hommes, femmes et enfants travaillent par plaisir, dès l'âge de trois ans jusqu'à l'âge décrépit ; si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux, élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse du produit; et c'est par égard pour les habitudes, que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très-exactes.

L'amélioration portera principalement sur le sort des enfants, très-mal gouvernés par les ménagères qui, dans

leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrière-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soin des enfants ; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin. Dans les grandes villes comme Paris, Lyon, Rouen, les enfants sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres.

Plus les perspectives de l'état sociétaire sont éblouissantes, plus il importe de s'assurer si la théorie en est exacte, si le calcul de l'attraction industrielle et du mécanisme des passions est réellement découvert.

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'une invention si précieuse soit l'ouvrage d'un inconnu, qui ne figure pas dans le monde savant ? Tant d'hommes

célèbres, depuis Platon jusqu'à Voltaire, ont exploré le domaine des sciences : peut-on penser qu'ils aient manqué la plus précieuse des découvertes ? cela n'est pas croyable, ce calcul de l'attraction et de l'association ne peut être qu'une charlatanerie : c'est quelque vision, quelque songe-creux. »

Ainsi raisonne l'orgueil : on est choqué de voir un inconnu enlever la palme que tant d'autres auraient pu cueillir avant lui. On aime mieux repousser une heureuse découverte que de la tenir d'un intrus. D'ailleurs, l'amour-propre est flatté en ravalant les idées neuves. Cent mille pygmées du quinzième siècle se croyaient hommes de génie, en persiflant Christophe Colomb qui leur démontrait la sphéricité du globe, l'existence probable d'un nouveau monde continental.

Je réponds à ces détracteurs : comment se fait-il que des découvertes éminemment utiles et à portée de tout le monde, comme l'étrier et la soupente, aient échappé à vingt siècles savants? Il ne manquait pas, dans Rome et Athènes, de bons mécaniciens, aptes à faire ces faciles découvertes. Tout charron, tout cavalier pouvait inventer la soupente et l'étrier, choses dont tout le monde avait grand besoin, car chacun voyage en voiture ou à cheval. Les voitures des César et des Périclès étaient cahotantes comme nos charrettes; les cavaliers romains étaient sujets à de graves maladies, qu'un étrier aurait prévenues; on plaçait sur les routes des bornes de distance en distance, pour leur aider à remonter à cheval.

En considérant cette inadvertance

de la docte antiquité sur deux inventions qui étaient à portée de tout bon simple, s'étonnera-t-on qu'une théorie vaste et brillante comme celle de l'attraction passionnée, ait échappé au monde savant?

Mais l'inventeur a le tort de ne pas s'accorder avec certaines sciences en crédit; eh! si je tombais d'accord avec les sciences politiques et morales, je ne serais qu'un sophiste de plus : Galilée, Colomb, Copernic, Newton, Linné, donnèrent un démenti à leur siècle; un inventeur est obligé de contredire les erreurs dominantes; un charlatan pour faire des dupes, flagorne tous les sophistes; lequel des deux est digne de confiance?

On prétend que l'histoire éclaire les peuples et rectifie leur jugement; rien n'est plus faux, car ils sont aujourd'hui

plus hostiles contre les inventions qu'ils ne l'étaient au temps de Galilée. Cent fois l'histoire leur a dit que « les grandes découvertes ont été dues plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spéculations du génie ; que le génie et le bon esprit se trouvent rarement chez les beaux esprits, gens routiniers et peu susceptibles d'idées neuves. »

Malgré les leçons de l'histoire et de l'expérience, on exige qu'un inventeur soit un personnage académique par les formes et le style. Étaient-ce donc des académiciens que ceux qui découvrirent la lunette et la boussole? C'étaient des enfants et des êtres si obscurs que leur nom ne s'est pas transmis.

Lorsqu'un trésor est apporté, hâtez-vous d'en jouir au lieu d'intenter des procès à celui qui l'a trouvé ; pourquoi le quereller sur les formes et le style?

Qu'il s'exprime en patois, peu importe : l'invention en a-t-elle moins de valeur ?

III

Cercle vicieux de l'industrie civilisée.

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai ; avant la chimie expérimentale on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie anti-sociétaire ou théorie du *morcellement*, encourageant les petits pro-

ducteurs qui sont de petits vandales en industrie.

Que de sciences, et des plus révérées, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai ! Par exemple, la morale : comment la concilier avec elle-même ? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité ; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à

l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Jugeons ici les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres ». Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres

d'ateliers, intéressés à rédimer le salaire des ouvriers, et à déguiser leur misère.

Les *journaux de Dublin* (1826) disent : « Il règne ici une épidémie *parmi le peuple* : les malades qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger ». Leur maladie est donc la FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se

livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités; c'est toujours aller à la mort par la famine.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction; eh! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple; en d'autres termes, connaître le

code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Les publicistes ne se sont occupés pendant trois mille ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

Nos économistes, confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route.

M. de Sismondi a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des

oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique. Mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? N'est-il pas évident :

Que la *circulation est inverse*, opérée par les intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie ; plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part, plus le nombre

des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel.

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel.* Tout industrieux est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses concitoyens de bonnes fièvres, et un procureur de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de *faux teint* et des chaussures de mauvais

cuir, afin qu'on en use le triple pour le bien du commerce : c'est leur refrain. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

En administration, l'instinct nous a fait découvrir le germe des garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or, qu'est-ce que le système des monnaies? C'est une régie fiscale à deux contrepoids formés par le change et l'orfévrerie : leur concurrence maintient le gou-

vernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contre-poids ; en cela il diffère pleinement du monopole *simple* comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contre-poids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'instinct a fait découvrir à tous les gouvernements ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissé frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agents, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelque temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt mille fabricants de monnaie, qui en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de

faux titre : toutes transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie industrielle réside dans le MONOPOLE COMPOSÉ ou *régie fiscale à double contre-poids*, et que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie.

Nos philosophes, dans leurs rêves de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par le monopole à double contre-poids.

C'est sur l'industrie que les réformateurs auraient dû porter leurs vues ; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles :

Ou du *Monopole à double contre-poids*, qui existe déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales ;

Ou des *Séries passionnées*, dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieur de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse, dite civilisation, et la destinée heureuse ou état sociétaire.)

IV

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES
SUR
LES SÉRIES PASSIONNÉES

I

Des trois buts de l'Attraction et de ses douze ressorts ou passions radicales.

L'Attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tous temps et en tous lieux l'attraction passionnée a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens ;

2° Aux groupes ou séries de groupes, liens affectueux ;

3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts ; et par suite à l'Unité universelle.

1er But, LE LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels ; en les désirant nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens ; et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels : *goût, tact, vue, ouïe, odorat.*

2e But : LES GROUPES ET SÉRIES.

L'Attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

Majeurs.	Groupe	d'amitié	*Cercle.*
	Id.	d'ambition, lien corporatif.	*Hyperbole.*
Mineurs.	Groupe	d'amour	*Ellipse.*
	Id.	de paternité ou de famille.	*Parabole.*

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres.

Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opinions et de goûts. On voit la série se former, même dans un petit groupe de sept personnes ; après quelques jours d'exercice, il présentera trois nuances ou partis, classés par deux, trois, deux sectaires, et si le groupe s'élève à une vingtaine d'individus, il s'y manifestera bien vite cinq,



six, sept nuances d'opinions et de goûts.

De là il est évident que tous les groupes tendent à former la série ou échelle de variétés en genre, en espèce; et que les séries de groupes sont deuxième but de l'attraction, dans toutes les fonctions des sens et de l'âme.

Par exemple, le sens de l'ouïe exige, en accords musicaux, une série de trois groupes, modulant en *dessus, médium* et *basse;* puis une série d'instruments tenus par des groupes inégaux en nombre.

Il en est de même de tous les plaisirs sensuels; aucun n'est complet s'il n'est distribué en série de groupes. Il y a mesquinerie et pauvreté partout où il n'y a pas série dans l'exercice des plaisirs ou des travaux, et option sur les échelons de la série.

3e But : LA MÉCANIQUE DES PASSIONS ou des séries de groupes; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, 1 goût, 2 tact, 3 vue, 4 ouïe, 5 odorat, avec les quatre ressorts affectueux, 6 amitié, 7 ambition, 8 amour, 9 paternité. Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées, que je nommerai, 10 la *Cabaliste*, 11 la *Papillonne*, 12 la *Composite*.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe.

Jeu interne : Chacun voudrait ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres; que l'ambition, l'amour n'entraînassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies ; que la gourmandise concourût à améliorer la santé au lieu de la

compromettre; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend les réprimer; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune.

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public ; c'est la discorde externe des passions ; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte, et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujétit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine ; le magistrat, le ministre opèrent de même sur

le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre ; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions ; un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes ; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions, et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujétit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les

trois passions numérotées 10, 11, 12, et qu'on peut nommer DISTRIBUTIVES ou MÉCANISANTES. Je leur donne à chacune trois noms spéciaux, afin de laisser l'option aux lecteurs pointilleux.

10ᵉ La Cabaliste, intrigante, dissidente ;

11ᵉ La Papillonne, alternante, contrastante ;

12ᵉ La Composite, exaltante, engrenante.

Je définirai plus loin ces trois passions très-méconnues. Ce sont elles qui gouvernent le jeu des Séries passionnées ; toute série est faussée, quand elle ne donne pas un libre cours aux trois passions mécanisantes.

Elles sont titrées de vices en civilisation : les philosophes prétendent que la 10ᵉ, l'esprit cabalistique, est un mal,

qu'on doit être tous unis d'opinion, tous frères. Ils condamnent de même la 11°, dite Papillonne, besoin de varier ses jouissances, de voltiger de plaisirs en plaisirs ; et la 12°, dite Composite, besoin de goûter à la fois deux plaisirs, dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation.

Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vice en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations ; Dieu les a créées pour opérer sur des Séries de groupes contrastés ; elles ne tendent qu'à former cet ordre, et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales, elles ont la direction des neuf autres : c'est de leur in-

tervention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisirs.

Les douze passions ont pour but l'unité d'action.

Le besoin d'unité, que je nommerai UNITÉISME, se manifeste fortement chez les conquérants et les philosophes.

Les conquérants rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel : ils l'établissent partiellement; c'est l'unité inverse, violentée.

Les philosophes rêvent l'unité directe et spontanée, la philanthropie universelle, ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire.

Ainsi chacun rêve l'unité à sa manière, soit pour l'ensemble, soit pour les détails.

L'ordre sociétaire va réaliser subitement toutes les unités.

II

Généralités sur les séries passionnées.

L'art d'associer ne consiste qu'à savoir former et développer en plein accord une masse ou phalange de Séries passionnées, pleinement libres, mues par la seule attraction, et appliquées aux sept fonctions industrielles et aux plaisirs.

Une série passionnée est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, comme la culture d'un fruit, et affectant un groupe spécial à chaque variété de travail que renferme l'objet dont elle s'occupe.

Ces distributions doivent être réglées par l'attraction; chaque groupe ne doit

se composer que de sectaires engagés passionnément, sans recourir aux véhicules de besoin, morale, raison, devoir et contrainte.

Une Série passionnée agissant isolément, n'aurait pas de propriétés, quelque régulière qu'elle pût être ; on pourrait, dans une ville, essayer de former une série sur un travail agréable, culture de fleurs, soin de jolis oiseaux ; cela serait inutile : il faut des séries engrenées et mécanisées, au nombre de quarante-cinq à cinquante *au moins* ; c'est le plus petit nombre sur lequel on puisse tenter un essai, une approximation de lien sociétaire et d'attraction industrielle.

J'ai dit que le mécanisme des Séries passionnées a besoin de discords autant que d'accords ; il utilise les disparates de caractères, de goûts, d'instincts, de

fortune, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités contrastées et échelonnées ; elle exige autant de contraires ou antipathies, que de concerts ou sympathies ; de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet.

Les discords sont tellement nécessaires dans une Série passionnée, que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec ses deux contigus, et en antipathies graduées avec les sous-contigus ; de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : RÉ discorde avec UT dièze, et avec MI bémol.

Outre ses propriétés géométriques en répartition des bénéfices, une réunion de Séries passionnées a des propriétés magnifiques en harmonie sociale, telles

que ÉMULATION, JUSTICE, VÉRITÉ, ACCORD DIRECT, ACCORD INVERSE, UNITÉ.

Émulation, élevant tout produit au plus haut degré en qualité et quantité.

Justice, moyen de satisfaire chacun en prétentions d'avancement, d'éloges, d'appui.

Vérité, passionnément exercée, et de plus obligée par impraticabilité du mensonge.

Accord direct, par ligue des identités et des contrastes.

Accord indirect, ou absorption des antipathies individuelles dans les affinités collectives.

Unité d'action, concours de toutes les séries aux dispositions qui conduisent à l'unité.

Le régime civilisé a toutes les propriétés opposées : langueur, injustice, fourberie, discorde, duplicité.

Une Série passionnée n'est régulière, et n'acquiert les propriétés précitées qu'en remplissant trois conditions :

1° *La compacité,* ou rapprochement des variétés cultivées par les groupes contigus;

2° *Les courtes séances :* les plus longues bornées à deux heures. Sans cette disposition, un individu ne pourrait pas s'engager dans une trentaine de séries ; dès lors, les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis ; les longues séances entraveraient la passion dite *Papillonne,* manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute Série passionnée, et ménager un contrepoids aux excès, par option sur double plaisir à toute heure de la journée.

3° *L'exercice parcellaire :* le travail

de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions. Le mode civilisé obligeant un homme à remplir toutes les fonctions d'un travail, entraverait le jeu de la passion dite *Composite*, ou exaltante, l'une des trois qui doivent diriger chaque série passionnée.

En somme, le mécanisme des séries se réduit à une règle bien précise, bien fixe, qui est de développer les trois passions distributives, 10°, 11°, 12°, par emploi des trois méthodes, compacité, courtes séances, exercice parcellaire ; et ces modes ne sont autre chose que la passion même, l'effet naturel de la passion. Le problème est de donner libre cours aux douze passions radicales ; à défaut, il y aurait oppression et non harmonie. Ces douze passions tendent à former des séries où les deux classes de passions, dites *sensuelles* et *affectueu-*

ses, seront dirigées par la classe des *mécanisantes*. Il reste donc à examiner s'il est vrai qu'en formant des séries de groupes où les trois passions mécanisantes auront plein cours, on parviendra à donner également libre cours aux neuf autres passions sans aucun conflit. Dans ce cas, toutes les douze étant développées et satisfaites chez tout individu, chacun sera arrivé au bonheur, qui consiste dans le plein essor des passions. Cette doctrine, opposée à tous les systèmes civilisés, est la seule théorie conforme au vœu de la nature.

III

Détails distributifs sur le personnel des Séries passionnées.

Nous donnons le nom de groupe à une assemblée quelconque, même à une

troupe de badauds réunis par ennui, sans passion, sans but; esprits vides, gens occupés à tuer le temps, à attendre des nouvelles. En théorie des passions, l'on entend par groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée.

Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.

Les civilisés ayant l'instinct du faux, étant portés à préférer toujours le faux au vrai, ont choisi pour pivot de leur système social un groupe essentiellement faux; c'est le couple conjugal, groupe faux par le nombre borné à deux, faux par l'absence de liberté, et faux par les divergences ou dissidences de goûts, qui éclatent dès le premier jour sur les dépenses, les mets, les fréquentations, et sur cent menus détails, comme le degré de cha-

leur des appartements. Or, si on ne sait pas harmoniser les groupes primordiaux, ceux de deux à trois personnes, on saura encore moins harmoniser l'ensemble.

Un *plein groupe*, en mécanique sociétaire, doit être de SEPT au moins, parce qu'il doit contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le groupe de sept fournit les trois divisions deux, trois, deux, appliquées à trois parcelles d'une fraction.

Un groupe serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions deux, deux, deux : son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile ; or, il faut, en principe, renforcer le centre et faire les ailes inégales, donner à l'aile ascendante plus de nombre qu'à l'aile descendante.

Un groupe est suffisant à sept, mais il est plus parfait à neuf, et peut ajouter à ses trois sous-groupes un pivot ou chef, et un ambigu ou sectaire de transition ; exemple :

Transition,	1	ambigu.
Aile supérieure,	2	bacheliers.
Centre,	3	adeptes.
Aile inférieure,	2	novices.
Pivot,	1	chef.

Cette distribution s'établit naturellement dans toute réunion d'industrie ou de plaisir, si on y donne libre cours aux passions et instincts. L'homme étant par instinct ennemi de l'égalité, et enclin au régime hiérarchique ou progressif, cette échelle graduée s'établira dans une série de neuf groupes, comme dans un groupe de neuf individus, s'il y a pleine liberté.

Les nombres sept et vingt-quatre

étant le minimum d'un groupe complet et d'une série complète, il faut, pour établir un service actif sur ce nombre, suppléer aux malades et absents, élever au moins le groupe à douze et la série à quarante sectaires, moyennant quoi l'on pourra avoir des chefs et des sous-chefs, des ambigus et sous-ambigus.

Dans toute série, l'aile ascendante se compose des groupes exerçant sur les genres les plus mâles; l'aile descendante comprend les genres benin et trivial; le centre contient les genres les plus nobles et les plus attrayants, parce qu'il doit, je l'ai dit, contre-balancer les deux ailes par double supériorité, en nombre de sectaires et en dose d'attraction.

IV

Des trois passions distributives ou ressorts organiques d'une Série passionnée.

La Série la mieux formée perdrait toutes ses propriétés d'Attraction industrielle, Accord direct des inégalités, Accord indirect des antipathiques, etc., si on négligeait d'y développer combinément les trois ressorts que j'ai nommés Passions mécanisantes ou distributives.

Définissons ces trois Passions :

Je commence par la *Papillonne:* c'est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler sens et âme à la fois.

Ce besoin se fait sentir modérément

d'heure en heure et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui.

En opérant par séances très-courtes de une heure et demie, deux heures au plus, chacun peut exercer dans le cours de la journée, sept à huit sortes de travaux attrayants, varier le lendemain, fréquenter des groupes différents de ceux de la veille ; cette méthode est le vœu de la onzième passion dite *Papillonne* qui tend à voltiger de plaisir en plaisir, éviter les excès où tombent sans cesse les civilisés qui prolongent un travail pendant six heures, un festin six heures, un bal six heures et durant la nuit, aux dépens de leur sommeil et de leur santé.

Je passe aux deux autres Passions mécanisantes.

La Cabaliste et la Composite sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie ; la deuxième est une fougue aveugle, un état d'ivresse, d'entraînement qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme, goûtés simultanément.

La Cabaliste, ou esprit de parti, est la manie de l'intrigue très-ardente chez les ambitieux, les courtisans, les corporations affiliées, les commerçants, le monde galant.

L'esprit cabalistique a pour trait distinctif de mêler toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant ; ne fût-ce qu'un geste, un clin d'œil, il fait tout avec réflexion et pourtant avec célérité. Cette ardeur de la 10e passion, dite *Cabaliste*, est donc une fougue réfléchie, formant l

contraste de la fougue aveugle qui est le propre de la Composite, 12e passion. Chacune des deux stimule les groupes d'une Série industrielle par deux impulsions contrastées.

La Cabaliste est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices, au jeu, au théâtre, dans les romans. Si vous rassemblez une compagnie, il faut lui créer une intrigue artificielle en lui mettant les cartes à la main, ou en machinant une cabale électorale. Il n'est rien de plus malheureux qu'un homme de cour exilé en province, en petite ville bourgeoise et sans intrigue. Un marchand retiré du commerce et isolé tout à coup des cabales mercantiles qui sont nombreuses et actives, se trouve, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes,

La propriété principale de la Cabaliste, en mécanique de série, c'est d'exciter les discordes ou rivalités émulatives entre les groupes d'espèce assez rapprochée pour se disputer la palme et balancer les suffrages.

Il faut donc, dans toute Série passionnée, soit d'industrie, soit de plaisir, former une échelle de fonctions très-rapprochées en nuances, *l'échelle compacte ou serrée.*

C'est un moyen sûr de donner un essor actif à la Cabaliste, élever chaque produit à une haute perfection, exciter une ardeur extrême dans les travaux, une grande intimité parmi les sociétaires de chaque groupe.

On manquerait ce brillant résultat si on n'excitait pas le raffinement de goûts parmi les consommateurs comme parmi les producteurs. Que servirait aux

Harmoniens la grande perfection de culture dans chaque variété de produit, s'ils avaient affaire à un public moraliste et uniformé en ses goûts, ne mangeant que pour modérer ses passions, et s'interdisant tout raffinement de sensualité, pour le bien de la morale répressive? Dans ce cas, la perfection générale des cultures tomberait faute d'appréciateurs, l'esprit cabalistique perdrait son activité parmi les groupes de producteurs et préparateurs, l'industrie agricole retomberait dans la grossièreté, comme aujourd'hui où l'on trouve à peine un centième des civilisés aptes à juger de l'excellence d'une denrée ; d'où il résulte que le vendeur qui fausse les qualités a quatre-vingt-dix-neuf chances de vente contre une de refus : de là vient que tous les comestibles sont si mauvais en civilisation.

La *Composite* ou exaltante, crée les accords d'enthousiasme. Il ne suffirait pas du ressort de cabale, ou esprit de parti, pour électriser les groupes dans leurs travaux : il faut mettre en jeu les deux contrastes, la fougue réfléchie de la Cabaliste, et la fougue aveugle de la Composite, qui est la plus romantique des passions, la plus ennemie du raisonnement. J'ai dit qu'elle naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme, goûtés simultanément Elle est Composite bâtarde quand elle se forme de plusieurs plaisirs d'un seul ordre, tous sensuels ou tous animiques Il faut que cette passion s'applique à tous les travaux sociétaires, que la Composite et la Cabaliste y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de nourrir ses enfants, la crainte de mourir de

faim, ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité.

Au lieu de ces mobiles abjects, l'ordre sociétaire sait, par emploi continuel des trois passions mécanisantes, et surtout de la Composite, animer chaque groupe industriel d'un quadruple charme ; savoir : deux illusions pour les sens et deux pour l'âme.

Pour résumer sur ces trois passions dites mécanisantes qui sont les trois ressorts organiques d'une Série industrielle, observons que, si elles ne sont pas développées toutes trois combinément, l'Attraction industrielle ne naîtra pas, ou bien si elle apparaît, ce sera pour s'amortir peu à peu, et s'évanouir bien vite.

Ainsi la condition à remplir pour s'élever à l'industrie attrayante, est d'abord de former des séries de groupes

subordonnées au jeu de ces trois passions :

Rivalisées par la CABALISTE, ou fougue réfléchie qui engendre les discords entre groupes contigus, pourvu que l'échelle des groupes soit compacte, formée de goûts et de fonctions très-rapprochées en variétés.

Exaltées par la COMPOSITE, ou fougue aveugle, qui naît du charme des sens et de l'âme, quand ces deux sortes de charmes sont réunies et soutenues des quatre accords cités plus haut.

Engrenées par la PAPILLONNE, qui est le soutien des deux autres, et maintient leur activité par les courtes séances, par les options de nouveau plaisir qu'elle présente périodiquement, avant qu'on n'arrive à la satiété ni même à la tiédeur.

J'insiste sur l'importance de la Papillonne, qui est la plus proscrite; sur la nécessité des séances courtes et variées, principe qui condamne toute l'industrie civilisée : observons les effets de cette méthode en matériel et en passionnel.

En MATÉRIEL, elle produit l'équilibre sanitaire : la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. Dans ce cas, il y a lésion même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau : l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Diverses fabriques de

produits chimiques, de verrerie e
même d'étoffes, sont un véritable as
sassinat des ouvriers, par le seul fa
de continuité du travail. Il sera
exempt de danger, si on n'y employa
que de courtes séances de deux heures
tenues seulement deux ou trois fois pa
semaine.

La classe riche, faute de ce régime
tombe dans d'autres maladies : apo
plexie, goutte, rhumatisme, inconnus
du pauvre cultivateur. L'obésité,
commune chez les riches, dénote u
vice radical d'équilibre sanitaire, u
régime contre nature dans leurs tra
vaux comme dans leurs plaisirs. L
destination sanitaire de l'homme es
dans cette variété perpétuelle de fonc
tions qui, exerçant tour à tour chaqu
faculté du corps et de l'esprit, main
tiendrait chez toutes l'activité et l'

quilibre. C'est précisément le but que manquent les sybarites parisiens, tout en se flattant de savoir vivre *si bien et si vite*, genre de vie qui n'est réservé qu'aux Séries passionnées et dont les Parisiens ne connaissent que le désir sans avoir aucune idée de la CHOSE.

En PASSIONNEL, la Papillonne produit l'accord des caractères, même des contraires ; exemple : A et B sont deux personnages d'humeur incompatible, mais il arrive que sur soixante groupes que fréquente A, il s'en trouve un tiers, vingt où ses intérêts coïncident avec ceux de B, et où il tire parti des goûts de B quoique opposés aux siens. Il en est ainsi des goûts de B à l'égard de A ; dès lors, sans s'aimer ils ont l'un pour l'autre des ménagements, de la considération, une protection intéressée.

Ainsi l'intérêt qui désunit les amis

dans l'état civilisé, réunit les ennem
même dans l'état sociétaire : il y co
cilie les caractères antipathiques, p
coopération indirecte, née de l'engr
nage ou papillonnage de fonctions qu'
pèrent les courtes séances.

C'est par cette brièveté de séanc
qu'une série, ne fût-elle que de tren
personnes, peut introduire ses sectair
dans cent autres séries, former av
elles des liens d'amitié et d'intérêt. (
verra que cet engrenage est indispe
sable pour arriver aux deux buts pri
cipaux qui sont : 1° la répartition éq
table du triple dividende affecté
capital, au travail et au talent; 2° l'a
cord parfait en intérêt par voie de
cupidité, qui est aujourd'hui la plus f
conde source de discordes.

C'est donc par emploi de la passion
plus proscrite des philosophes, de la F

pillonne, que nous allons résoudre tous les problèmes sur lesquels ils ont échoué.

Il faut être comme les moralistes, ennemi de la nature et de l'évidence, pour nier ce besoin de variété, qu'on voit dominer même en affaires matérielles. Toute jouissance longtemps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de quatre heures ne se terminera pas sans excès ; un opéra de quatre heures finit par affadir le spectateur.

Les races ont besoin d'alternat et croisement en végétaux comme en animaux. A défaut de cette variété elles s'abâtardissent. Les estomacs ont de même besoin d'alternat : une variété habituelle de mets facilite les digestions ; mais l'estomac rebutera bientôt le meilleur mets, s'il lui est présenté chaque jour.

L'âme se blasera sur l'exercice (toute vertu qui ne sera pas relayé par quelque autre vertu. L'esprit exig aussi cet alternat : les caractères for tement dominés de la passion dite PA PILLONNE, ont besoin d'avoir à la fo deux ou trois intrigues, soit en amb tion, soit en amour, lire deux ou tro ouvrages cumulativement.

La terre même veut des alternats d semailles et productions : la plant veut des alternats de reproduction pa graines, plants, marcottes, etc. ; le s veut des échanges et transports d terre ; toute la nature veut donc la v riété ; il n'existe au monde que le moralistes et les Chinois qui veuillen la monotonie, l'uniformité ; aussi le Chinois sont-ils les êtres les plus fau et les plus éloignés des voies de la na ture.

Les trois passions, Cabaliste, Papillonne et Composite, étant les plus critiquées par la morale, qui est l'antipode de la nature, on doit présumer que ces passions jouent un grand rôle dans le mécanisme social voulu par la nature; elles y tiennent le gouvernail, car ce sont elles qui dirigent les Séries passionnées : toute série est faussée en mécanisme, si elle ne favorise pas l'essor combiné de ces trois passions qui forment le genre neutre dans la gamme des douze :

Genre actif, les quatre passions de l'âme, les groupes;

Genre passif, les cinq passions des sens;

Genre neutre, les trois passions mécanisantes;

elles sont neutres parce qu'elles ne sont que jeu de quelques-unes des neuf au-

tres ; chacune des trois ne peut se développer qu'autant qu'elle met en mouvement au moins deux des neuf autres.

C'est par cette raison qu'elles ont échappé aux regards des analystes, et que personne n'a daigné leur accorder un brevet d'existence : je n'ai pu les découvrir qu'à la suite de calculs sur le genre neutre méconnu des modernes, quoique admis chez les anciens. Sur ce point, comme sur tant d'autres, le génie moderne s'éloigne de plus en plus des voies de la nature, tout en vantant son vol sublime vers la perfectibilité.

Observons que les trois passions neutres conduisent au but, à l'harmonie et à l'équilibre des passions, par tous les moyens que dédaigne la morale ; on verra dans le cours de l'abrégé que cet équilibre si vainement rêvé, naît du jeu de la Papillonne qui prévient tous les

excès en présentant toujours de nouveaux plaisirs avant qu'on n'ait eu le temps d'abuser du plaisir présent. Elle amène donc les passions à l'équilibre par affluence de plaisirs et non par modération raisonnée, car elle opère par emploi de deux fougues :

La CABALISTE ou fougue réfléchie,

La COMPOSITE ou fougue aveugle,

qui toutes deux pousseraient aux excès, même en vertu, sans l'intervention périodique de la PAPILLONNE ou manie de voltiger d'un plaisir à l'autre.

Ainsi les Séries industrielles seront dirigées par trois moteurs les plus réprouvés de la morale, par deux fougues contrastées que tempérera l'inconstance. Tel est le secret de l'équilibre des passions ; l'on n'y arrivera que par des voies opposées à nos visions de modération et de raison glaciale, que par

emploi des passions les plus diffamées, telles que la gourmandise et la cupidité : elles sont en régime sociétaire les plus utiles à l'harmonie générale.

Les trois Passions Mécanisantes ou Neutres, sont les CAUSES en formation de Séries passionnées : car elles poussent en tout sens à cette distribution ; elles produisent trois effets obligés qui sont, dans chaque Série passionnée :

E. de CABALISTE : l'échelle compacte parmi les groupes;

E. de PAPILLONNE : la brièveté et l'option de séances;

E. de COMPOSITE : l'exercice parcellaire en fonctions.

Puisque la théorie sociétaire ne repose que sur l'art de faire mouvoir combinément les trois passions méca-

nisantes qui doivent diriger le tout, on ne saurait trop étudier ces trois passions sur lesquelles j'ajoute quelques détails.

Nos moralistes blâment l'*Esprit cabalistique*; cependant les économistes et les littérateurs ne cherchent qu'à l'exciter dans toute branche d'industrie ou de jouissance, par les variations de modes, par la controverse en affaires de goût, en peinture, en poésie, etc., sur des raffinements de l'art inaperçus du vulgaire. C'est par une échelle de ces nuances délicates, qu'une Série passionnée sait électriser une vingtaine de groupes, et communiquer ce raffinement cabalistique, des consommateurs aux producteurs ; elle dissémine, au sortir des courtes séances, chacun de ses sectaires : ils vont de la consommation, prendre part à un travail de

production, et y porter l'esprit de parti dont ils sont animés.

Nos compagnies administratives, dans leurs messes d'installation, demandent au Saint-Esprit de les préserver de l'esprit de cabale, les rendre tous frères, tous unis d'opinion ; c'est inviter le Saint-Esprit à se mettre en révolte contre Dieu ; car si le Saint-Esprit anéantissait l'esprit cabalistique, il détruirait la passion que Dieu a créée pour opérer sur les discords que doit contenir toute série bien échelonnée.

Le Paraclet, loin de déférer à leur demande incongrue, laisse les passions dans l'état où Dieu les a créées ; aussi voit-on, au sortir de la messe, que les députés, loin de vouloir s'unir d'opinion, vont organiser des comités cabalistiques, des menées d'intrigues et d'esprit de parti. Tel est constamment le fruit

de cette prière déraisonnable, où ils invitent l'Esprit-Saint à imiter les philosophes, et à vouloir changer les lois de Dieu sur l'emploi des passions.

La Composite est tellement inhérente à la nature de l'homme, qu'on méprise tout être qui a le goût des plaisirs simples, borné à une seule jouissance. Qu'un homme ait une table exquise pour lui seul, sans y inviter jamais personne, il sera criblé de quolibets bien mérités ; mais s'il réunit chez lui une compagnie bien assortie, où l'on goûte à la foi *plaisir des sens* par la bonne chère et *plaisir de l'âme* par l'amitié, il sera prôné, parce que ses banquets seront plaisir *composé et non pas simple.*

Une ambition n'est louable qu'autant qu'elle met en jeu les deux ressorts organiques de cette passion, intérêt et

gloire : elle est vile, si elle n'a pour mobile que l'intérêt seul, elle est illusion perfide si elle ne tend qu'à la gloire ; il faut donc l'élever du simple au composé, en recherchant à la fois l'intérêt et la gloire. Un amour n'est beau qu'autant qu'il est amour composé, réunissant le double charme des sens et de l'âme ; il devient trivialité ou duperie, s'il se borne à l'un des deux plaisirs.

La Papillonne est voie d'équilibre entre les facultés corporelles et spirituelles, gage de santé du corps et de progrès de l'esprit. Elle seule peut créer cette bienveillance générale que rêvent les philosophes ; car, si l'on dissémine les collaborateurs d'un travail dans cent autres groupes, il arrive de cet engrenage que chaque groupe a des amis dans tous les autres ; c'est

le contraire du mécanisme civilisé, où chaque profession est indifférente aux intérêts des autres, souvent même hostile.

La *papillonne* est donc la sagesse présentée sous les couleurs de la folie; il en est de même des deux autres.

Ces trois passions sont fort actives chez les enfants, sexe neutre, qui, étant dépourvu des deux passions dites *affectueuses mineures*, amour sexuel et amour paternel, se livre d'autant plus aux trois Passions mécanisantes: aussi voit-on les enfants enclins à *la cabale*, à *l'exaltation* et au *papillonnage*, même dans leurs jeux, qu'ils ne continuent jamais au delà de deux heures sans varier. C'est d'après cette disposition des enfants, que la manœuvre de série sera plutôt organisée parmi eux que parmi les pères.

V

Des sortes et doses d'attraction.

L'attraction est DIRECTE quand elle naît de l'objet même sur lequel s'exerce une industrie. Archimède, en étudiant la géométrie ; Linnée, la botanique ; Lavoisier, la chimie, ne travaillent point par appât du gain, mais par un ardent amour de la science. Un prince qui cultive des œillets, des orangers ; une princesse qui élève des serins, des faisans, ne travaillent pas par cupidité, car ce soin leur coûtera plus qu'il ne leur produira ; ils sont donc passionnés pour l'objet même, pour la fonction même.

Dans ce cas, l'attraction est directe

ou convergente avec le travail ; cette sorte d'attraction régnera dans les sept huitièmes des fonctions sociétaires, lorsque les Séries passionnées seront méthodiquement formées.

La plupart des espèces animales et végétales domestiques peuvent exciter l'attraction directe en régime sociétaire : elle pourra s'appliquer au pourceau même, quand les Séries industrielles seront bien intriguées.

L'attraction n'est qu'INDIRECTE quand elle naît d'un véhicule étranger à l'industrie, d'une amorce suffisante pour en faire surmonter passionnément les goûts, sans appât de gain. Telle est la situation d'un naturaliste qui entretient des reptiles dégoûtants, des plantes vénéneuses ; il n'aime pas ces êtres immondes auxquels il donne des soins, mais le zèle pour la science lui fait surmon-

ter le dégoût avec passion, même sans bénéfice.

Cette attraction indirecte s'adaptera aux fonctions sociétaires dépourvues d'attrait spécial ; elles formeront un huitième dans la masse des travaux d'une phalange.

L'attraction DIVERGENTE ou faussée, est celle qui discorde avec l'industrie et l'intention ; c'est la situation où l'ouvrier n'est mû que par besoin, vénalité, considérations morales, sans gaieté, sans goût à son travail, sans enthousiasme indirect.

Ce genre d'attraction, inadmissible dans les Séries passionnées, est pourtant le seul que sachent créer la politique et la morale : c'est celui qui règne dans les sept huitièmes des travaux des civilisés. Ils haïssent leur industrie, elle est pour eux une alternative de

famine ou d'ennui, un supplice où ils vont à pas lents, d'un air pensif et abattu.

Toute attraction divergente est une répugnance réelle, un état où l'homme s'impose à regret un supplice. L'ordre sociétaire est incompatible avec ce troisième genre ; et jusque dans les occupations les plus répugnantes, comme le curage des égouts, il doit atteindre au moins à l'attraction indirecte, mettre en jeu des ressorts exempts de vénalité, des impulsions nobles comme esprit de corps, esprit religieux, amitié, philanthropie, etc.

Il fandra donc parvenir à bannir tout à fait d'une phalange sociétaire l'attraction divergente, travail de *pis-aller*, fondé sur la crainte du besoin.

VI

Préparatifs en matériel et personnel. — Admission et installation successive.

Pour être en état de diriger une approximation sociétaire ou phalange *d'échelle réduite*, il faut connaître le mécanisme de la phalange de pleine échelle à dix-huit cents personnes. L'opération en échelle réduite n'emploiera que le quart des capitaux qu'exigerait l'autre ; mais on ne pourrait pas juger des réductions que chaque branche peut subir en petite échelle, si on ne connaissait pas le plein mécanisme, l'harmonie en grande échelle. C'est celle que je vais décrire. Il faudra donc, lorsqu'on trouvera les perspectives trop éblouissantes, se souvenir qu'on n'opérera pas

si grandement, mais qu'il faut connaître ce mécanisme de haute harmonie des passions pour déterminer les réductions dont il est susceptible dans ses bas degrés.

Je distingue les préparatifs matériels en trois branches :

1° La formation de la compagnie actionnaire ;

2° Les constructions, approvisionnements, plantations ;

3° Les engagements et installations successives.

L'installation de la phalange d'essai (je la suppose complète) devra s'opérer en cinq actes, savoir :

	Les salariés, cohorte subsidiaire....	100
Germe,	1, le noyau et la régence.....	300
Quart d'exercice,	2, la classe préparatoire......	400
Demi-exercice,	3, la classe mixte...........	600
Trois quarts d'exerc.	4, la classe aisée............	400
Plein exercice,	5, la classe riche............	200

Et pour la fondation approximative, 900 seulement.. 2000

Il faut un peu forcer de nombre dans la phalange d'essai, l'élever à 1900 et 2000, y compris la cohorte salariée, parce qu'elle aura plus de difficultés à surmonter que celles qu'on fondera postérieurement et qu'on réduira d'abord à 1800 et ensuite 1700 : le nombre fixe étant 1620, qu'il faudra un peu excéder, surtout pendant les premières générations qui manqueront de vigueur.

Si l'édifice et les plantations pouvaient se trouver tout prêts, on installerait toute la phalange dans l'espace de neuf mois, savoir : 1er essaim en Août, 2e en Septembre, 3e en Octobre, 4e en Mars, 5e en Mai.

Celle en échelle réduite se bornera à trois essaims qu'on installera : 1er en Août, 2e en Octobre, 3e en Mars; et avant tout les cent salariés, gens de

peine, dont deux tiers d'hommes et un tiers de femmes, qu'on emploiera en dégrossissements et fonctions qui ralentiraient l'Attraction industrielle. Cette centaine de salariés sera la béquille de la phalange d'essai, très-gênée par les lacunes d'attraction, et obligée de s'étayer d'un appui soit en grande, soit en petite échelle.

On traitera avec la classe industrieuse en stipulant l'option d'une somme fixe, que l'engagé pourra exiger en cas de mésintelligence dans les partages sociétaires du bénéfice.

Le premier travail sera de former ces débutants au développement de l'attraction, faire éclore leurs passions, leurs goûts, leurs instincts; ils seront fort étonnés, pères et enfants, de ce que, au lieu de les rudoyer et moraliser, on ne s'occupera qu'à favoriser leurs

goûts, répandre du charme dans leurs fonctions par les séances courtes et variées, les classer en groupes et sous-groupes qu'on exercera à se passionner cabalistiquement pour tels mets, telles préparations, à graduer et échelonner les goûts des trois sexes, qui sont très-distincts.

Dans l'engagement de ce deuxième essaim, la régence aura l'option sur les bons ouvriers qui, séduits par le train de vie des sociétaires, se présenteront en nombre décuple du nécessaire, et l'on pourra choisir les meilleurs.

Le noyau se trouvant porté à sept cents par cette recrue, on passera de la manœuvre de dégrossissement à celle de sous-approximation, ou quart d'exercice.

Alors commencera l'essai du mécanisme des Séries qui ne peut pas être

ébauché à moins de six cents personnes. La régence livrera à tous les engagés leurs trousseaux de travail et de parade ; les groupes commenceront à aller au travail avec drapeaux, hymnes, fanfares.

Alors tous les regards se fixeront sur cet embryon de l'harmonie ; les actions en seront recherchées à double prix : beaucoup de gens de la classe riche demanderont à faire partie du troisième essaim, que la régence travaillera à rassembler, ou plutôt ACCEPTER.

La phalange d'essai devra, même en échelle réduite, pourvoir au bien-être d'une centaine de salariés qu'elle s'adjoindra, les élever au demi-bonheur sociétaire par les variantes de fonctions et autres moyens, leur garantir l'admission dans les premières phalanges à fonder, ou dans la [illegible]

n'est que réduite, extensible de 900 à 1800. Il faut que tout soit heureux dans cette réunion, même les animaux ; leur bien-être est une branche essentielle de l'harmonie sociétaire, et une des sources de sa richesse.

La phalange pourvue de son troisième essaim pourra s'élever à *la grande approximation ou demi-exercice* qui exige 1300 personnes. Alors commenceront les opérations de haute harmonie, comme l'*éducation attrayante ou naturelle* qui n'aura pu être qu'ébauchée dans le quart d'exercice borné à 700 personnes.

VII

ÉDUCATION HARMONIENNE

§ I

Contrariété de l'éducation civilisée avec la nature et le bon sens.

En passant des principes à l'application, je dois rappeler que la difficulté apparente en théorie sociétaire, c'est d'établir une répartition satisfaisante pour les trois facultés industrielles de chacun, Capital, Travail et Talent. L'ordre civilisé ne sait répartir équitablement que sur le capital, en raison des versements; c'est un problème d'arithmétique et non de génie; le nœud

gordien du mécanisme sociétaire est l'art de satisfaire chacun sur le travail et le talent. C'est là l'obstacle qui a épouvanté tous les siècles et empêché les recherches.

On ne peut atteindre à cette répartition équilibrée qu'en étendant aux trois sexes l'harmonie des passions. Les enfants considérés chez nous comme nuls en mécanique sociale, sont la cheville ouvrière de l'harmonie sociétaire et de l'Attraction industrielle ; il faudra donc examiner d'abord les ressorts que l'Attraction met en jeu chez le sexe neutre ou impubère, qui étant privé de deux passions, amour et paternité, n'a pas autant de ressources que l'âge pubère pour la formation des Séries passionnées. La méthode une fois étudiée sur les enfants, sera d'autant plus facile à appliquer aux deux autres sexes

qui présentent plus de moyens, plus de passions. C'est donc par l'éducation qu'il faut commencer, d'autant mieux qu'elle sera la branche de mécanisme qu'on devra organiser la première, parce que les enfants n'étant que peu faussés par les préjugés et les défiances seront plus dociles à l'Attraction que les pères : ils s'y livreront en plein dès la première semaine, et manifesteront bien vite l'excellence du régime des Séries passionnées.

L'éducation sociétaire a pour but d'opérer le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles, de les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive.

§ II

Éducation préparatoire, âge brut, ou prime enfance.

Rappelons ici le grand problème que doit résoudre l'éducation sociétaire, c'est d'employer les caractères de Néron, Tibère, Louis XI, aussi utilement que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Henri IV.

Pour atteindre ce but, il faut, dès le berceau, développer franchement le naturel que l'éducation familiale tend à étouffer et travestir même chez l'enfant au berceau.

La phalange d'essai opérant sur des enfants déjà viciés par l'éducation civilisée, ne pourra que difficilement essayer les dispositions d'harmonie sur les âges de neuf à vingt ans; mais on

pourra opérer avec succès sur les âges de deux à neuf, et encore mieux sur l'âge brut, zéro à deux ans.

Observons d'abord que l'entretien des âges extrêmes, petits enfants jusqu'à trois ans et patriarches ou infirmes, étant considéré en association comme œuvre de charité obligée pour le corps sociétaire, la phalange donne gratuitement tous les soins à l'enfant jusqu'à trois ans; c'est le canton entier qui supporte les frais des séristères de nourrissons, poupons et lutins. Quant aux Séries de bonnes et bonnins, elles sont rétribuées, comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

La boussole à suivre dans les détails de l'éducation sociétaire est la même que dans tout le mécanisme; il s'agit toujours de former les Séries soit de

fonctionnaires, soit de fonctions; il faudra donc former la Série des bonnes, la Série des salles et la Série des enfants, toutes trois distinguées en genres et espèces.

La brute enfance comprend les catégories de *nourrissons ou allaités,* et *poupons ou sevrés.*

Toutes deux sont subdivisées, sans distinction de sexe, en Série trinaire, savoir :

Nourrissons et poupons :	Les pacifiques ou benins,
	Les rétifs ou malins,
	Les désolants ou diablotins.

Pour loger ces deux collections de marmots, il faut deux séristères, chacun de trois salles au moins, avec des pièces accessoires comme dortoirs séparés des salles bruyantes, pièces affectées aux fonctions des bonnes et nourrices, et des médecins qui visitent

chaque jour les enfants sans distinction de riches ni de pauvres.

La Série des bonnes et sous-bonnes comprend à peu près un quart des femmes actives, et ne les occupe que le sixième du temps qu'on donne au soin des enfants civilisés, ce qui réduit le service au vingt-quatrième du temps actuel.

Une bonne n'est pas tenue de stationner vingt-quatre heures au séristère, comme un soldat de garde, ou comme les bonnes de la classe riche ; il suffit qu'elle arrive aux heures de faction.

Ce service deviendrait [fastidieux s'il avait lieu tous les jours : une bonne peut, pendant les deux jours de vacance, ne pas se mêler du soin des enfants; il ne varie pas malgré les changements de bonnes, car leur série est

divisée en groupes cabalistiques, exerçant chacun sur tel système, à la pratique duquel on n'admet que les adeptes passionnées pour ladite méthode.

Une bonne peut, pour voyage ou autre cause, se faire suppléer par une collègue. Le service de nuit ne la fatigue point, car il y a dans les cabinets du séristère des lits pour les bonnes qui veulent y passer une portion de nuit, comprise entre deux factions, comme de minuit à quatre heures.

La série des bonnes et sous-bonnes reçoit non-seulement un fort dividende, mais de grands honneurs; elles sont considérées comme mères communes, et tiennent un rang distingué dans les festivités. Leur fonction procure beaucoup d'avancement, car elle exige beaucoup d'officières, au moins un tiers

sur le tout. Il faut la réunion de toutes ces amorces et facilités d'exercices, pour qu'on parvienne à former une Série bien passionnée et bien intriguée, sur un travail si peu attrayant par lui-même.

La civilisation, toujours *simpliste* ou simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson ; l'harmonie, qui opère partout en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui, leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures.

Les nourrices forment une série distincte et doivent être classées par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfants, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en harmonie, parce qu'il est très-lucratif et peu fatigant, et parce que les harmoniens, plus judicieux que J.-J. Rousseau, penseront que, lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très-prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste; c'est le greffer, le renforcer; la nature veut ces croisements. Si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale.

A l'âge de six mois, où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras, qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle ; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles de nourrissons, et promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties.

Le rôle de bonne exigera donc de nombreux talents, et ne se bornera pas comme en France à chanter faux et à faire peur du loup.

Le vacarme des petits enfants, si désolant aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très-radoucis

dans les séristères, et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables : ne voyons-nous pas, chaque jour, les ferrailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un séristère d'harmonie et distribués en plusieurs salles de caractère. J'estime que ceux de troisième genre, les diablotins ou démoniaques, seront déjà moins méchants, moins hurleurs que ne le sont aujourd'hui les benins. D'où naîtra ce radoucissement ? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfants ?* Non, sans doute ; on les aura développées sans excès, en leur donnant les délassements de réunion

sympathique, la distribution en Séries trinaires, en groupes de caractères bénin, mixte et malin, dans les deux âges de prime enfance, comprenant nourrissons et poupons.

§ III

Éducation des lutins par les bonnins et bonnines.

Nous passons à la période d'initiative en industrie et en Attraction industrielle, sans laquelle tout est faux en éducation ; car le premier des trois buts de l'homme étant la richesse ou le luxe, on peut dire que son éducation est faussée et qu'il se dirige à contre-sens, si dès les premiers pas, il ne s'adonne pas spontanément au travail productif, source de la richesse; et s'il se livre, comme l'enfant civilisé, à ne faire que

le mal, souiller, briser, commettre des dégâts que de sots parents trouvent charmants.

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines.

Parmi ces enfants on ne distingue point les deux sexes ; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des vocations et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'instincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeants et doivent acheminer aux secondaires.

Il s'agit de découvrir d'abord les in-

stincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi dès qu'il peut marcher, quitter le séristère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers et toutes les réunions industrielles peu éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner, au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent quels sont ses instincts en industrie.

Au dire des pères et instituteurs civilisés, *les enfants sont de petits paresseux :* rien n'est plus faux ; les enfants dès l'âge de 2 à 3 ans sont très-industrieux, mais il faut reconnaître les ressorts que la nature veut mettre en

œuvre pour les entraîner à l'industrie *dans les Séries passionnées, et non pas en civilisation*.

Les goûts dominants chez tous les enfants sont :

1. Le FURETAGE, ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction;
2. Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants;
3. La *singerie*, ou manie imitative;
4. La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers;
5. L'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer partout, manier, retourner tout ce qu'il voit.

Ce penchant à tout manier est une

amorce naturelle à l'industrie ; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers; il y verra des enfants de 2 1/2 et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative dite SINGERIE ; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfants de 26, 27 mois, qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts : alors le bonnin ou le patriarche présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction.

§ IV.

Ressorts d'éclosion des vocations.

1. Le charme des petits outils, en dimension graduée pour les divers âges, et de petits ateliers.
2. Les gimblettes harmoniques, ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie.
3. L'appât des ornements gradués; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté ; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils?
4. Les privilèges de parades et maniement d'outils; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.
5. La gaieté, inséparable des réunions

enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.

6. L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.
7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfants, qui ont leur cuisine spéciale.
8. L'influence de la gastronomie sériaire, qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et de lier tout le mécanisme industriel.
9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance : on l'entretient dans cette illusion.
10. La manie imitative qui, dominante chez les enfants, acquiert une activité décuple quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.
11. La pleine liberté d'option en sortes de travail et en durée de chaque travail.
15. L'intervention officieuse des patriar-

ches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance, qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.

16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire, où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.

17. L'harmonie matérielle, ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'harmonie, où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfants.

19. L'entraînement collectif, ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.

20. Les esprits de corps, très-puissants chez les enfants et très-nombreux en régime sociétaire.

21. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.

22. La prétention périodique à s'élever,

soit aux chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.

23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supérieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant.

Je ne mentionne pas ici d'autres stimulants qui n'agissent guère avant l'âge de 4 ans, tels que :

La concurrence des sexes et instincts,

L'appât du gain et des forts dividendes.

Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins ; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on

aura fait éclore chez l'enfant trois ou quatre de ces vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres.

Un bonnin promène communément trois lutins à la fois ; il aurait peu de chances avec un seul, mais sur trois il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le troisième à l'ouvrage.

Le meilleur stimulant pour un lutin débutant, sera la vérité qu'il ne trouve jamais vers les père et mère, tous d'accord à flatter un marmot de 2 ans sur toutes ses maladresses. Le contraire a lieu dans les ateliers sociétaires ; les enfants entre eux ne se font point de quartier, et raillent impitoyablement un maladroit ; on le renvoie avec dédain, il va pleurnicher vers le patriarche ou le bonnin qui lui donnent des

leçons, et le présentent de nouveau quand il est de force ; et comme on lui ménage toujours de très-petits, très-faciles travaux, il s'insinue bien vite dans une dizaine de groupes où son éducation se fait par pure attraction et très-rapidement, car on n'apprend vite et bien que ce qu'on apprend par attraction.

De tous les ressorts qui peuvent exciter l'enfant à l'industrie, le plus inconnu, le plus travesti en civilisation, est l'*entraînement ascendant ;* le penchant de tout enfant à imiter ceux qui sont un peu supérieurs en âge, déférer à toutes leurs impulsions, tenir à honneur de s'incorporer avec eux dans quelque petite branche de leurs amusements. (Tous les travaux sont amusements pour les enfants harmoniens ; ils n'agissent que par attraction.)

Cette manie d'entrainement est trè
pernicieuse aujourd'hui, parce que le
amusements d'une troupe d'enfan
libres sont, ou malfaisants, ou dang
reux, ou très-inutiles ; mais ces enfan
libres ne s'adonneront qu'aux travau
productifs, grâce aux amorces mentio
nées plus haut ; on reconnaîtra l'erre
fondamentale où sont tombés tous l
auteurs de systèmes sur l'éducati
civilisée.

Ils ont prétendu que l'instituteu
naturel est le père, ou bien un préce
teur endoctriné par le père ; la natu
opine en sens contraire, elle veut e
clure le père d'élever le fils, il en e
triple motif.

1° Le père cherche à communiquer s
goûts à l'enfant, étouffer l'ess
des vocations naturelles, pre
que toujours différentes de père

enfant. Or, tout le mécanisme des Séries passionnées serait détruit si le fils héritait des goûts du père.

2° Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant; celui-ci, au contraire, a besoin d'être critiqué très-sévèrement par des groupes de collaborateurs fort exigeants.

3° Le père excuse toutes les maladresses, il les prend au besoin pour des perfections.

La nature, pour parer à tous ces vices de l'éducation paternelle, donne à l'enfant une répugnance pour les leçons du père et du précepteur : aussi l'enfant veut-il commander et non pas obéir au père. Les chefs qu'il se choisit passionnément, sont toujours les enfants dont l'âge est de 1/3 ou de 1/4 supérieur au sien, par exemple :

A 18 mois, il révère l'enfant de 2 ans, et le choisit passionnément pour guide;

A 2 ans il choisira l'enfant de 30 mois;
A 3 ans, celui de 4 ans;
A 8 ans, celui de 10;
A 12 ans, celui de 15.

Cet entraînement ascendant redoublera de force, si l'enfant voit les enfants supérieurs en lien corporatif, et jouissant d'une considération méritée par des succès dans l'industrie et les études.

Les instituteurs naturels de chaque âge sont donc les enfants un peu supérieurs en âge; mais comme en civilisation ils sont tous enclins au mal et s'entraînent respectivement à mal faire, on ne peut pas établir parmi eux une hiérarchie d'impulsions utiles: cet effet n'est possible que dans les Séries passionnées, hors desquelles l'éducation naturelle est impraticable.

Elle sera le plus frappant des prodiges

qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, où on laissera les sept ordres d'enfants s'élever les uns par les autres et se diriger, selon le vœu de la nature, par *entraînement ascendant* qui ne pourra que conduire au bien la masse entière.

Si l'enfant réussit bien en début industriel, c'est un gage de succès continu pour toute sa carrière enfantine: une fois initié à dix branches d'industrie, il le sera bientôt à cent, et connaîtra à l'âge de 15 ans presque toutes les cultures, fabriques, sciences et arts dont s'occupent sa phalange et les voisines. Examinons cet effet.

Tel enfant, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de 3 ans du goût pour l'état de savetier et veut fréquenter l'atelier des savetiers, gens aussi polis que d'autres en association. Si on l'en

études ; il faut y joindre le lien des fonctions, des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en civilisation.

Un stimulant qu'on ne peut faire valoir en civilisation et qui est décisif en régime sociétaire, c'est la précocité de certains enfants. Dans toutes les catégories il s'en trouve de précoces d'esprit ou de corps. J'en ai vu un qui, à dix-huit mois, valait en l'un et l'autre genre les enfants de trois ans. Ces précoces montent en grade avant le temps ; c'est un sujet de jalousie et d'émulation pour leurs pareils, dont ils ont quitté la compagnie. La civilisation ne peut tirer aucun moyen émulatif de cette précocité que l'harmonie utilise en matériel et en intellectuel. L'ascension prématurée d'un enfant fait une vive impression sur les plus habiles de la tribu

qu'il abandonne; ils redoublent d'efforts pour l'égaler, se présenter bientôt aux examens d'ascension. Cette impulsion se communique plus ou moins aux inférieurs, et l'éducation marche d'elle-même par tous ces petits ressorts dont la civilisation ne peut faire aucun emploi, parce que ni l'industrie, ni les études ne sont attrayantes hors des Séries passionnées.

La pleine liberté qu'on accorde aux enfants harmoniens ne s'étend pas aux licences dangereuses ; il serait ridicule qu'on permît à un bambin de manier un pistolet chargé.

L'admission à manier l'arme à feu, les chevaux nains, les instruments tranchants, n'est accordée que par degrés, lorsqu'on s'élève de chœur en chœur, d'échelon en échelon; et c'est un des moyens d'émulation qu'on met en jeu

pour stimuler l'enfant à l'industrie, à l'étude, sans jamais l'y obliger.

§ V

Éducation de moyenne, haute et mixte enfance. — Concurrence des instincts et des sexes.

Nous passons aux phases 2e et 3e de l'éducation :

2e phase. La moyenne enfance comprend les deux tribus de chérubins et séraphins ; âge, 4 ans et 1/2 à 9 ans.

3e phase. La haute enfance comprend les deux tribus de lycéens et gymnasiens; âge, 9 ans à 15 et 1/2.

Pour établir la lutte des instincts et des sexes qui enfante des prodiges en industrie et en vertu, on divise toute la haute et la moyenne enfance (les quatre tribus de gymnasiens, lycéens, séra-

phins, et chérubins) en deux corporations ; ce sont :

Les petites hordes affectées aux travaux répugnants pour les sens ou l'amour-propre ;

Les petites bandes affectées au luxe collectif.

Ces deux corporations, par leur contraste, emploient utilement les instincts que la morale cherche en vain à comprimer dans chaque sexe, le goût de la saleté chez les petits garçons, et de la parure chez les petites filles.

En opposant ces goûts, l'éducation sociétaire conduit l'un et l'autre sexe au même but par diverses voies :

Les petites hordes au beau, par la route du bon ;

Les petites bandes au bon, par la route du beau.

Parmi les enfants on trouve environ

deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté ; ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant le ton rogue et les locutions grossières, aimant le vacarme et bravant les périls, les intempéries, etc., pour le plaisir de commettre du dégât.

Ces enfants s'enrôlent aux petites hordes dont l'emploi est d'exercer, par point d'honneur et avec intrépidité, tout travail répugnant qui avilirait une classe d'ouvriers. Cette corporation est une espèce de légion à demi sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

L'autre tiers de garçons a du goût pour les bonnes manières et les fonctions

paisibles, il s'enrôle aux petites bandes; et, par opposition, il est un tiers de filles qui ont des inclinations mâles et qu'on nomme petites garçonnières, aimant à se faufiler dans le jeu des garçons dont on leur interdit la fréquentation : ce tiers de filles s'enrôle aux petites hordes. Ainsi le contenu des deux corporations est :

Petites hordes, 2/3 de garçons, 1/3 de filles.
Petites bandes, 2/3 de filles, 1/3 de garçons.

§ VI

Des petites hordes.

Les petites hordes ont rang de *milice de Dieu* en service d'unité industrielle : à ce titre, elles doivent être les premières à la brèche, partout où l'unité serait en danger; et l'on verra que pour

le soutien de l'unité, elles doivent s'emparer de toutes les branches d'industrie qui, par excès de répugnance, obligeraient à rétablir des classes de salariés et de gens dédaignés.

Quoique le travail des petites hordes soit le plus difficile, par défaut d'attraction *directe*, elles sont de toutes les Séries la moins rétribuée ; elles n'accepteraient rien s'il était décent en association de n'accepter aucun lot ; elles ne prennent que le moindre, ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois ; mais à titre de congrégation de philanthropie unitaire, elles ont pour statut le dévouement aussi gratuit que possible.

Pour donner de l'éclat à ce dévouement, on laisse aux petites hordes la faculté (quoiqu'elles soient composées

d'enfants mineurs) de sacrifier dès l'âge de 9 ans un huitième de leur fortune au service de *Dieu* ou de l'*Unité*, mots synonymes, puisque l'unité ou harmonie est le but de Dieu. Ainsi l'enfant qui possède 80 mille francs, dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire 10 mille dès l'âge de 9 ans, pour les verser au trésor des petites hordes, s'il en est membre.

A la séance de répartition, les petites hordes font apporter leur trésor en nature; et si quelque Série se plaint d'une lésion proportionnelle de 100 ou 200 louis, le Petit Kan porte une corbeille de 200 louis devant les chefs de cette Série. Elle doit l'accepter ; en la refusant elle outragerait l'opinion qui a décidé d'avance que la milice de Dieu a le droit de sacrifier sa fortune pour le soutien de l'unité, pour la réparation

des fautes qu'ont pu commettre les jugements des hommes.

Les petites hordes étant le foyer de toutes les vertus civiques, elles doivent employer au bonheur de la société *l'abnégation de soi-même*, recommandée par le christianisme, et *le mépris des richesses* recommandé par la philosophie ; elles doivent réunir et pratiquer toutes les sortes de vertus rêvées et simulées en civilisation. Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral; tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère, elles étouffent, par leurs trésors, toute rixe de cupidité qui pourrait troubler la concorde ; et par leurs travaux immondes elles étouffent l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux,

tendrait à ramener l'esprit de caste, altérer l'amitié générale, et empêcher la fusion des classes ; elle est l'une des bases du mécanisme sociétaire fondé sur

L'attraction industrielle, la répartition équilibrée ;

La fusion des classes, l'équilibre de population.

Ce ne sera pas du premier jour qu'on entraînera une horde aux travaux répugnants : il faudra l'y amener par degrés; on excitera d'abord son orgueil par la suprématie de rang. Toute autorité, les monarques mêmes, doivent le premier salut aux petites hordes.

Elles doivent être affiliées au sacerdoce à titre de confrérie religieuse, et porter dans l'exercice de leurs fonctions un signe religieux, mobile très-puissant sur les enfants pour exciter le dévouement.

Elles ont la haute police du règne animal, veillant dans les boucheries à ce qu'on ne fasse souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce. Quiconque maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, en rudoyant l'animal dans son service ou en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du Divan des petites hordes; quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes; car on a pour règle en harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui, selon la coutume française, maltraite ces êtres hors d'état de résister, est lui-même plus animal que les bêtes qu'il persécute.

J'en ai dit assez pour faire entrevoir qu'une corporation d'enfants adonnée à

tous les goûts que la morale interdit à leur âge, est le ressort qui réalisera toutes les chimères de vertu dont se repaissent les moralistes.

1° La *douce fraternité;* si l'immondicité parvenait à déconsidérer quelque fonction, la Série qui l'exerce deviendrait classe de Parias, d'êtres avilis avec qui les riches ne voudraient plus se rencontrer dans les travaux. Toute fonction qui produirait ce vicieux effet est ennoblie par les petites hordes qui s'en emparent, et maintiennent ainsi le rapprochement, l'unité ou fusion des classes, riche, moyenne et pauvre.

2° Le *mépris des richesses.* Les petites hordes ne méprisent pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses ; elles sacrifient partie de la leur pour augmenter celle de la pha-

lange entière, et maintenir la vraie source de richesse, qui est l'Attraction industrielle étendue aux trois classes, et opérant leur réunion affectueuse dans tous les travaux.

3° La *charité sociale*. Les petites hordes, en exerçant cette vertu, entraînent tout le monde à l'exercer *indirectement* en affaires d'intérêt.

§ VII

Des petites bandes.

L'activité et l'émulation des petites hordes doubleront d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. La majorité des enfants mâles incline pour le genre immonde, l'impudence et la rudesse ; on voit, par opposition, la majorité des petites filles incliner pour la parure et les belles

manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé ; il reste à le développer, en application à l'industrie.

Plus les petites hordes sont distinguées par les vertus et le dévouement civique, plus la corporation rivale doit réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. Les petites bandes sont conservatrices du *charme social*, poste moins brillant que celui de soutien de la *concorde sociale* affecté aux petites hordes ; mais les soins donnés aux parures collectives, au luxe d'ensemble, deviennent en régime sociétaire aussi précieux que d'autres branches d'industrie. Les petites bandes interviennent très-utilement dans ce genre de travail, elles ont pour attribution l'ornement du canton entier *en matériel et spirituel*.

Opposées en ton aux petites hordes,

elles se passionnent pour l'atticisme ; elles sont si polies que les garçons y cèdent le pas aux filles ; et c'est une coutume très-utile pour donner aux enfants le change sur les manières galantes des tribus de 20 à 30 ans. L'enfance n'en soupçonne pas la cause, parce qu'elle voit régner cette courtoisie parmi les petites bandes qui sont composées d'enfants impubères ; elles brillent principalement aux écoles.

En sexe masculin, qui n'y figure que pour un tiers, elles réuniront les jeunes savants, les esprits précoces comme Pascal, ayant pour l'étude une vocation prématurée, et les petits efféminés qui dès le bas âge inclinent à la mollesse.

Moins actives que les petites hordes, elles se lèvent plus tard et n'arrivent aux ateliers qu'à 4 heures du matin.

Elles ont la haute police du règne végétal; celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit mal à propos, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat des petites bandes, qui juge en vertu d'un code pénal, appliqué à ce genre de délits, comme le divan des petites hordes en police du règne animal.

La nature a ménagé, dans la répartition des caractères, une division fondamentale en nuances fortes ou *majeures* et nuances douces ou *mineures*, distinction qui règne dans toutes les choses créées; en couleur, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu, etc., etc. Ce contraste forme naturellement, chez l'enfance, la distinction des petites hordes et petites bandes, adonnées à des fonctions opposées.

Les fonctions des petites hordes opè-

civilisée en contre-sens de marche, plaçant la théorie avant la pratique, vrai *monde à rebours* comme tout le système dont elle fait partie.

2° *Simplisme d'action.* L'enfant est limité à un seul travail qui est d'étudier, pâlir sur le rudiment et la grammaire, matin et soir pendant 10 à 11 mois de l'année; peut-il manquer de prendre les études en aversion? c'est de quoi rebuter ceux mêmes qui ont l'inclination studieuse. L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies; il ne doit étudier qu'aux jours de pluie et de morte-saison, encore doit-il varier ses études. Il n'y a point d'unité d'action là où il y a simplicité de fonction.

Une société qui commet la faute

d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi ennuyé de l'étude que les maîtres.

3° *Vice de fond* dans l'emploi de la contrainte. L'enfant civilisé ne peut être façonné à l'étude qu'à l'aide des privations, des pensums, des fouets, des palettes de cuir. Depuis un demi-siècle seulement, la science, confuse de cet odieux système, a cherché à le farder par des procédés moins acerbes; elle s'étudie à masquer l'ennui des enfants aux écoles, à créer un simulacre d'émulation chez les élèves, et d'affection pour les maîtres; c'est-à-dire qu'elle a entrevu ce qui devait être, mais elle n'a trouvé aucun moyen de l'établir.

L'accord affectueux des maîtres et

élèves ne peut naître que dans le cas d'instruction *sollicitée comme faveur :* c'est ce qui n'aura jamais lieu en civilisation où tout l'enseignement est faussé par le contre-sens de placer la théorie avant la pratique, et par l'action simple ou perpétuité d'étude.

4° *Vice de forme*, méthode exclusive, opérant sur les élèves comme si leurs caractères étaient tous uniformes.

Ce ne serait pas trop d'une série de neuf ou douze méthodes sur lesquelles un enfant aurait l'option.

D'Alembert fut raillé lorsqu'il osa proposer, en étude de l'histoire, *la synthèse inverse* qui procède à contre-sens de l'échelle chronologique ; elle remonte du présent au passé, par opposition à la *synthèse directe* qui va du passé au présent. On reprocha à d'Alembert de

vouloir *détruire le charme de l'histoire* et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement : étrange sophisme ! Aucune des méthodes ne porte la sécheresse ; elles sont toutes fécondes, sauf application aux caractères faits pour les goûter. Si on ne présente pas aux enfants une série de méthodes à choix, beaucoup de caractères ne pourront pas prendre goût à l'étude. Les contrastes seraient fort goûtés : au livre adulateur intitulé : *Beautés de l'histoire de France*, qu'on oppose en parallèle un écrit sincère sur *les duperies de la politique française*, même sous Louis XIV et Bonaparte, deux règnes si homogènes; on verra l'étude des duperies séduire dix fois plus que celles des prétendues beautés.

5° *Absence de ressorts en attraction.*

matérielle. On a vu plus haut que nos méthodes manquent du ressort affectueux ou spirituel ; elles manquent de même des ressorts d'attrait matériel, l'opéra et *la gourmandise appliquée*.

L'opéra forme l'enfant à l'unité mesurée qui devient pour lui source de bénéfice et gage de santé ; il entraîne les enfants, dès le plus jeune âge, à tous les exercices gymnastiques et chorégraphiques.

L'éducation sociétaire envisage dans l'enfant le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme ; elle considère l'âme comme un grand seigneur qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies ; elle débute par façonner le corps dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la justesse, à la vérité, aux

combinaisons, à l'unité mesurée. Pour habituer le corps à toutes les perfections, avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes morales, ce sont l'*opéra et la cuisine* ou gourmandise appliquée.

L'enfant doit exercer

Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine;*
Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra.*

L'opéra est la réunion des accords matériels, on y en trouve une gamme complète :

§ IX

Intervention chorégraphique de tous âges et sexes.

1. Chant ou voix humaine mesurée.
2. Instruments ou sons artificiels mesurés.
3. Poésie ou pensée et paroles mesurées.
4. Pantomime ou harmonie du geste.
5. Danse ou mouvement mesuré.
6. Gymnastique ou exercices harmoniques.
7. Peintures et costumes harmoniques. Mécanisme régulier, exécution géométrique.

L'opéra, si dispendieux aujourd'hui, ne coûte presque rien aux harmoniens; chacun d'eux s'y entremet pour la construction, les machines, la peinture, les chœurs, l'orchestre, les danses; ils sont

tous dès le bas âge maçons, charpentiers, forgerons, par attraction.

Résumant sur les voies et moyens de l'enseignement harmonien, j'observe qu'il emploie la pratique longtemps avant la théorie, et que cette pratique repose sur deux séries de genre contenant chacune beaucoup de séries d'espèces.

L'*Opéra* fournissant d'amples séries en musique, danse, peinture, etc.

La *Cuisine,* également pourvue de séries en tout genre, ustensiles, batterie, mécanique; tout le matériel est distribué par séries dans l'immense cuisine d'une phalange.

Mais comment l'enfance prendra-t-elle part à ce travail de cuisine, si elle n'est pas stimulée par des débats gastronomiques sur les préparations culinaires? ces débats ne pourront s'établir

qu'autant qu'on exercera l'enfant dès le plus bas âge aux raffinements de gourmandise, penchant dominant chez tous les enfants. Il suffira donc, après avoir bien formé les séries en tous genres, d'abandonner les enfants à l'attraction; elle les portera d'abord à la gourmandise, aux partis cabalistiques sur les nuances des goûts; une fois passionnés sur ce point, ils prendront parti aux cuisines, et du moment où les cabales graduées s'exerceront sur la consommation et la préparation, elles s'étendront dès le lendemain aux travaux de production animale et végétale, travaux où l'enfant arrivera fort des connaissances et prétentions écloses tant aux tables qu'aux cuisines. Tel est l'engrenage naturel des fonctions.

§ X

Engrenage des Séries par la gastronomie cabalistique.

Dans l'état civilisé la gourmandise ne se lie pas à l'industrie, parce que le producteur *manouvrier* ne goûte pas des denrées exquises qu'il a cultivées ou manufacturées. Cette passion devient donc parmi nous l'attribut des oisifs ; et par cela seul elle serait vicieuse, si elle ne l'était déjà par les dépenses et les excès qu'elle occasionne.

Dans l'état sociétaire la gourmandise joue un rôle tout opposé : elle n'est plus récompense de l'oisiveté, mais de l'industrie ; car le plus pauvre cultivateur y participe à la consommation des denrées précieuses. D'ailleurs elle n'influera que pour préserver des excès à

force de variété, et pour stimule travail en alliant les intrigues de c sommation avec celles de product préparation et distribution.

Le sens du goût est un char à qu roues, qui sont :

1. La GASTRONOMIE,
2. La CUISINE,
3. La CONSERVE,
4. La CULTURE.

La combinaison de ces quatre f tions, exercées en Séries passionn engendre la Gastrosophie ou sag hygiénique.

La gastronomie ne deviendra sci honorable, que lorsqu'elle saura p voir aux besoins de tous; or il es fait que la multitude, loin de faire progrès vers la bonne chère, est plus en plus mal nourrie.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée, mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chère que la civilisation réserve aux oisifs.

VIII

ACCORDS INTENTIONNELS

SUR LA RÉPARTITION

Nous approchons du problème de répartition, sur la solution duquel repose tout le mécanisme sociétaire. Si les accords faiblissaient sur ce point, on verrait bien vite crouler tout l'édifice.

La première voie d'accord en association est l'enrichissement ; aussi voit-on, dans toute compagnie de commerce, les associés se brouiller, se séparer quand l'entreprise ne donne pas de bénéfice. L'accord intentionnel ne pourra donc régner dans la phalange, qu'autant que chacun y verra, dans sa

fortune et ses jouissances, un accroissement colossal, un revenu quadruple en effectif, trentuple en relatif.

Ce qui charmera un homme riche dans l'état sociétaire, ce sera de pouvoir accorder pleine confiance à tout ce qui l'entoure, oublier toutes les astuces dont on est obligé de se hérisser dans les relations civilisées, sans pouvoir éviter les duperies. Dans la phalange, un riche s'abandonnant en pleine confiance, n'aura jamais aucun piége à redouter, aucune demande importune à essuyer : les petites hordes pourvoient aux secours nécessaires ; ce cas est bien rare parce que les harmoniens, pourvus d'un *minimum* suffisant, n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt, assurés qu'ils sont de recevoir, en chaque branche d'industrie attrayante, une rétribution proportionnée

à leur travail, à leur talent et à leur capital, s'ils en ont. C'est une jouissance pour eux que l'absence de protection, la certitude que toute protection serait inutile à leurs rivaux comme à eux-mêmes, que la rétribution et l'avancement seront équitablement répartis, en dépit de toute intrigue.

Les liaisons entre inégaux seront donc très-faciles en harmonie : les réunions y séduiront l'homme par la gaîté, le bien-être, la politesse et la probité des classes inférieures, par l'appareil fastueux du travail et le concert des sociétaires.



X

DE L'ACCORD EN RÉPARTITION

§ I

De la classification des Séries.

Rien n'est plus aisé que de répartir en proportion du capital : c'est une opération purement arithmétique, bien connue de tout le monde ; mais la rétribution du travail et du talent, l'art de contenter chacun sur ces deux points est tellement ignoré, que tous les civilisés se plaignent d'injustice et passe-droits vexatoires sur l'une et l'autre dette. Il serait impossible de satisfaire

ces deux prétentions, s'il fallait donner à chaque individu le produit *direct* de son travail dans une trentaine de Séries et une centaine de groupes dont il est coopérateur.

Pour expliquer ce mécanisme de répartition abréviative, il faut enseigner d'abord à classer les Séries selon leur degré d'importance et de droits à un dividende plus ou moins fort. Chaque Série étant associée et non pas fermière de sa phalange, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son travail spécial, mais sur celui de toutes les séries; et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau des fonctions, divisé en trois classes, *nécessité, utilité* et *agrément*.

En définitive, le classement des Sé-

ries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang, en raison composée des bases suivantes :

1° En raison directe de leur concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale ;

2° En raison mixte des obstacles répugnants ;

3° En raison inverse de la dose d'attraction et d'engrenage que peut fournir chaque industrie.

§ II

De l'accord direct en répartition, ou équilibre par la cupidité.

Enfin nous arrivons à l'objet principal, à l'effrayant problème d'établir

une justice éclatante, une pleine ha
monie dans le partage des bénéfices
une rétribution satisfaisante pour ch
cun, selon ses trois facultés industrie
les, *travail, capital* et *talent*. Ce prodig
tient à élever la cupidité du moc
simple au mode composé.

Si chacun des harmoniens étai
comme les civilisés, adonné à une seu
profession, s'il n'était que maçon, qu
charpentier, que jardinier, chacun a
riverait à la séance de répartition av
le projet de faire prévaloir son métie
faire adjuger le lot principal aux ma
çons, s'il est maçon ; aux charpentier
s'il est charpentier, etc. Ainsi opinera
tout civilisé ; mais en harmonie c
chacun, homme, femme ou enfant, e
associé d'une quarantaine de Série
exerçant sur l'industrie, les arts, l

sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles ; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité. Décrivons d'abord ce mécanisme en action, j'en expliquerai ensuite la théorie.

Je distingue en générales et spéciales les impulsions qui entraînent tout harmonien à l'équité.

1° *Impulsions générales* appliquées aux 3 facultés, capital, travail et talent : Alcippe est un des riches actionnaires ; telle somme dont il tirait en civilisation 3 à 4 0/0 (revenu des domaines), lui rendra dans la phalange 12 à 15 0/0, selon les aperçus d'inventaire, si l'on parvient à s'accorder en

répartition. Il lui importe donc d'opiner pour la justice distributive, et de repousser toute mesure qui lèserait une des trois facultés. Si, à titre de fort capitaliste, il veut faire allouer moitié du produit aux *capitaux*, par exemple : capital 6/12, travail 4/12, talent 2/12, les deux classes nombreuses qui n'ont à percevoir que sur les deux autres facultés, *travail* et *talent*, seront mécontentes : l'attraction se ralentira, le produit et les accords diminueront, et dès la 3e année le lien sociétaire se dissoudra. Alcippe voit que pour son intérêt même il faut fixer la répartition comme il suit : capital 4/12, travail 5/12, talent 3/12. Calculée sur ce pied, elle donnera encore à Alcippe un revenu quadruple de celui qu'il avait en civilisation ; elle garantira en outre le contentement des deux classes peu

fortunées et le maintien du lien sociétaire. Alcippe incline d'autant mieux pour cette justice, qu'il a lui-même bon nombre de lots à percevoir, dans diverses séries, sur le travail et le talent.

Analysons; mêmes contre-poids, même équilibre, dans les impulsions de la classe pauvre.

Jeannot n'a ni capitaux ni actions; opinera-t-il à favoriser la faculté de travail aux dépens du capital ou du talent, à faire adjuger en proportion de:

travail 7/12; capital 3/12; talent 2/12?

Ici l'impulsion dominante est pour favoriser le travail au préjudice des deux autres facultés, capital et talent. Tel serait l'avis de tout civilisé pauvre;

le paysan dit : *c'est moi qui produis tout;* il croit de bonne prise tout ce qu'il vole au seigneur qui, de son côté, se croit en droit de tout ravir au paysan. Tel est l'équilibre des passions dans l'état civilisé, une lutte de pillage et d'astuce, nommée perfectibilité.

En harmonie, le pauvre Jeannot pensera bien différemment. Sa plus forte impulsion est de favoriser le travail, puisqu'il n'a rien à prétendre sur les dividendes alloués au capital ; mais deux autres impulsions viennent contrebalancer cet essor brut de la cupidité : Jeannot a des lots à prétendre sur le talent; il brille dans certaines parcelles de divers travaux, il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part, il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les avanta-

ges que le pauvre tire de toutes leurs dépenses, la participation aux spectacles gratuits, aux voitures et chevaux, aux repas de corps, aux dessertes de tables riches, aux adoptions industrielles pour ses enfants ; lors même qu'il ne saurait pas apprécier le fruit de toutes ces chances de bénéfice, il l'apprendrait dans la compagnie des 40 groupes qu'il fréquente : les corporations ne se trompent pas sur leurs intérêts.

Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital, et à se réduire de 7/12 à 5/12 sur le lot du travail; réduction qui, tout balancé, tourne à son avantage ; car il ne peut être heureux qu'en soutenant la phalange et l'attraction, qui péricliteraient du moment où le capital et le talent seraient mal rétribués. Ici la cupidité

brute, la passion dominante qui chez nous absorberait tout, se trouve pondérée par deux contre-poids, deux impulsions favorables au talent et au capital, facultés sur lesquelles Jeannot a le moins de prétentions.

Le besoin de justice distributive existera donc dans les détails comme dans l'ensemble de la répartition. Le régime des séries passionnées est un mécanisme qui *sue la justice,* et qui transforme en soif de justice le prétendu vice nommé *soif de l'or.* Nos passions deviennent toutes bonnes, si on les développe dans l'ordre sériaire auquel Dieu les destine.

La méthode, pour répartir aux groupes d'une Série et aux membres d'un groupe, est la même que pour répartir aux classes et aux ordres de Séries.

Le lot de talent, borné à 3/12 et peut-être 2/12, est encore très-copieux, parce qu'il y a dans chaque branche d'industrie une masse de sectaires novices et dépourvus de titre aux lots de talent : leur nombre est au moins d'un tiers en chaque fonction, souvent moitié ; ce qui assure une forte part à l'autre moitié, seule rétribuée en talent. Les lots de travail ne présentent pas cette chance ; car tout sectaire d'un groupe y travaillant du plus au moins, a droit à une part quelconque. C'est pourquoi le travail mérite au moins 5/12 du bénéfice ; et il est douteux si on ne l'élèvera pas plus haut, selon le rapport : *Travail* 3/6, *Capital* 2/6, *Talent* 1/6.

Ma théorie, loin de tomber dans l'esprit systématique, est, au contraire, la

première et la seule qui ait évité ce vice, et rallié l'étude des passions à des principes puisés dans la nature. Elle ouvre enfin la voie de ces équilibres si vainement rêvés par la philosophie ; car on a vu ci-dessus, dans le mécanisme de répartition, la propriété :

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

—

FIN DE LA TABLE.

Typ. de Rouge, Dunon et Fresné, r. du Four-St-Germ., 43.



